

DE L'« ENGAGEMENT » CHEZ LES ÉCRIVAINS AVANT SARTRE : ESSAI DE GÉNÉALOGIE LEXICALE

Hélène Baty-Delalande

Gallimard | « Les Temps Modernes »

2006/1 n° 635-636 | pages 207 à 248

ISSN 0040-3075

ISBN 9782070776924

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2006-1-page-207.htm>

Pour citer cet article :

Hélène Baty-Delalande, « De l'« engagement » chez les écrivains avant Sartre : essai de généalogie lexicale », *Les Temps Modernes* 2006/1 (n° 635-636), p. 207-248.
DOI 10.3917/lm.635.0207

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Hélène Baty-Delalande

DE L'« ENGAGEMENT » CHEZ LES ÉCRIVAINS
AVANT SARTRE : ESSAI DE GÉNÉALOGIE LEXICALE

Au moment où beaucoup s'interrogent sur le devenir de l'« engagement » des intellectuels, il est frappant de constater la banalisation du terme, qui, avec un sens à la fois pleinement positif et parfaitement dilué, ne manque jamais d'apparaître dès qu'une personnalité un tant soit peu médiatique énonce le moindre jugement sur le monde tel qu'il va — ou manifeste son soutien à une association (de préférence caritative). Curieusement, quand il s'agit d'engagement des écrivains, d'engagement littéraire ou, pire encore, de littérature engagée, le consensus disparaît. Depuis la « Présentation » fracassante du premier numéro des *Temps Modernes* (1945) et *Qu'est-ce que la littérature ?* (1947), par lesquels Sartre lance véritablement une nouvelle terminologie permettant de penser ensemble littérature et politique, le terme « engagement » recouvre des enjeux complexes, tant idéologiques qu'esthétiques. Qu'il soit revendiqué comme légitimation dernière d'une littérature refusant le solipsisme, qu'il soit contesté comme insupportable subordination de la littérature à l'idéologique, ou qu'il soit retourné au nom d'un autre impératif (la recherche esthétique de l'innovation formelle, seule morale d'un engagement digne de la littérature), l'engagement est devenu une façon pour le moins extensible d'envisager la chose littéraire, dans un rapport difficile avec l'héritage sartrien parfois réduit à la caricature. Alors que ce concept pour le moins ambigu revient au goût du jour dans les études littéraires¹,

1. A l'ouvrage de B. Denis, *L'Engagement littéraire* (Le Seuil, « Points », 2000), il faut ajouter deux colloques récents, qui se sont tenus

comme moyen de penser l'articulation entre éthique et esthétique, et que certains en appellent à « un déplacement de la logique pragmatique de l'engagement, depuis le modèle de la socialisation et la politisation de la littérature, vers celui de l'exercice d'une responsabilité et la sollicitation d'une reconnaissance réglées sur l'échange littéraire² », vision quelque peu irénique qui masque mal l'extrême disparité des positions et l'acuité d'un débat qui touche à la définition même du littéraire, il est tentant de se pencher sur la genèse de l'emploi spécialisé du terme. Malgré sa dimension explicitement prescriptive, la théorisation sartrienne renvoie à des pratiques déjà expérimentées dans l'entre-deux-guerres et le terme « engagement » s'est progressivement diffusé au cours de ces années. Sans contester la prétention sartrienne à la rupture, ni prétendre rétablir une définition « authentique » de l'engagement littéraire par le recours à l'enquête lexicale, il s'agit ici de combler une lacune historique. Tout comme le mot « intellectuel », qui permet la définition d'une nouvelle identité sociale, avec les enjeux symboliques et les luttes de pouvoir que cela suppose, le terme « engagement », rapporté aux intellectuels en général et aux écrivains en particulier, est « héritier de son temps³ », symptomatique d'une crise de la représentation des rapports du littéraire et du politique dans l'entre-deux-guerres.

On a prêté trop peu d'attention aux premiers emplois spécialisés du mot dans le champ littéraire, apparus discrètement, par glissements sémantiques progressifs. Si certains ont repéré quelques occurrences isolées chez Nizan⁴ ou Guéhenno⁵, toujours dans les

à Rennes (« L'engagement littéraire », octobre 2003) et à Lausanne (« Formes et modèles de l'engagement littéraire », juin 2005).

2. E. Bouju, « Avant-propos », *L'Engagement littéraire*, actes du colloque de Rennes, sous la dir. d'E. Bouju, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 12.

3. C. Charle, *Naissance des « intellectuels » 1890-1900*, Minuit, « Le sens commun », 1990, p. 63.

4. Voir en particulier D. L. Schalk, *The Spectrum of political engagement*, Princeton University Press, 1979.

5. B. Denis, « Engagement littéraire et morale de la littérature », *L'Engagement littéraire*, op. cit., note 1 p. 40 : « La notion d'engagement trouve ses premières formulations explicites au cours des années 1930 : à la fois dans le sillage du personnalisme chrétien de la revue *Esprit*, où

années 30, la notion reste le plus souvent associée au communisme⁶ : façon de dévaluer radicalement la pensée sartrienne en la rapportant abusivement à des problématiques décrédibilisées comme celle du réalisme socialiste ou même de la littérature prolétarienne. C'est justement contre cette conception de l'intellectuel aux ordres du parti, de la littérature comme instrument de propagande que s'élabore la notion d'engagement, dans l'espace étroit que laissent une exigence historique fortement et presque unanimement ressentie, et la conscience des droits inaliénables de l'esprit et de la liberté. Si la littérature responsable et morale, celle des bons maîtres, est à droite, si c'est du côté de l'Action française que l'on défend l'Occident et l'intelligence, à gauche, les écrivains sont confrontés à un déchirement : comment être présent au monde — changer la vie — sans rien abdiquer de leur indépendance et sans rien sacrifier de la littérature ? Les personnalistes se sont hâtés de revendiquer le concept d'engagement⁷, effectivement central et récurrent dans la revue *Esprit* et les ouvrages de Mounier dans les années 30 — mais s'agit-il bien de la même chose ?

elle fut introduite vers 1936 par Paul-Louis Landsberg et où elle donna naissance à une rubrique récurrente intitulée "La pensée engagée"; ensuite, chez les écrivains du Front populaire, dans le contexte de la lutte antifasciste, notamment lors de l'intervention de J. Guéhenno au Congrès pour la défense de la culture de Paris, le 21 juin 1935. »

6. Sartre lui-même déclare en 1977 : « En tout cas, ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant la guerre, pour nous, s'engager, ça ne pouvait être que s'engager au parti communiste, entrer au parti communiste. » (*Sartre : un film réalisé par Alexandre Astruc et Michel Contat*, texte intégral, Gallimard, 1977, p. 47.)

7. Voir par exemple cette note de bas de page, non dépourvue d'amertume, dans l'ouvrage de Mounier, *Le Personnalisme*, paru dans la collection « Que sais-je » aux PUF en 1950, et donc promis à une grande diffusion : « Ce thème de l'engagement, qui remonte d'ailleurs à Scheler et à Jaspers, a été répandu en France par *Esprit* avant 1939 avant d'être repris par l'existentialisme en 1945, puis exploité jusqu'à l'abus. » (p. 111). La référence déconcertante à Scheler et Jaspers est probablement destinée à dissiper l'illusion dominante que Sartre serait l'inventeur de la notion.

DÉSARMEMENT DES INTELLECTUELS : L'« ENGAGEMENT »
ENTRE L'ENRÔLEMENT ET LA MORALE (1918-1932)

L'« engagement » désigne au sens premier l'acte de mettre en gage, de là l'idée de la convention (contrat ou obligation morale) : engagement militaire, promesse de fidélité dans une perspective sentimentale ou religieuse, et plus généralement acte de lier sa conscience par une promesse formelle. D'après le sens spatial du verbe, le mot désigne aussi l'action d'engager quelque chose ou quelqu'un dans un espace resserré ou une situation difficile et, par figuration, il est synonyme d'incitation, de mise en train d'une action quand il est transitif. L'emploi spécialisé du mot, désignant « l'attitude de l'intellectuel, de l'artiste qui met sa pensée ou son art au service d'une cause », semble résulter d'une convergence de plusieurs sens traditionnels du mot, le sens spatio-temporel (commencer, s'engager sur une route), le sens contractuel (se lier par une promesse) et sa spécialisation militaire (s'engager dans l'armée). Avant même toute appropriation par le champ intellectuel et littéraire, le terme est lourd de tensions axiologiques, oscillant entre deux valeurs que son ambiguïté fondamentale confronte : la liberté du choix (élan dynamique), la fidélité à la convention passée (résultat statique). C'est dire à quel point le faisceau sémantique qu'il incarne est apte à traduire les tensions idéologiques et esthétiques qui traversent l'entre-deux-guerres.

La première occurrence significative se trouve sous la plume de Romain Rolland. Peu après la publication d'un manifeste commun (sur la responsabilité des intellectuels qui ne se sont pas opposés à « la guerre du droit » qui vient de s'achever), il entame en 1922 un débat avec Barbusse, très proche des communistes, sur « l'autre moitié du devoir », c'est-à-dire la liberté de pensée de l'intellectuel. Rolland lance alors un appel :

Je m'adresse à vous, mes confrères écrivains — à vous de préférence qui prétendez marcher à l'avant-garde de la pensée. Croyez-vous que le devoir actuel de l'artiste, du savant, de l'homme de pensée, soit de s'engager, comme en 1914 dans l'Armée du Droit, en 1922 dans celle de la Révolution ? — ou bien ne vous semble-t-il pas que la meilleure façon de servir la cause humaine et la Révolution même, c'est de garder l'intégrité de votre pensée libre — fût-ce contre la Révolution, si elle ne comprenait

pas ce besoin vital de liberté ! Car si elle ne la comprenait pas, c'est qu'elle ne serait plus la source de renouvellement, elle ne serait plus qu'une forme nouvelle du monstre aux cent visages : la Réaction⁸.

Des écrivains comme Arcos, Bazalgette, Duhamel, Vildrac, Romains donnent raison à Rolland, affirmant avec lui « l'indépendance de l'esprit⁹ ». Ils emploient tous les termes plus nets d'enrôlement et d'embrigadement. Dans les années 20, le rapport entre intellectuels et politique se pense encore sous le signe de la guerre (Rivière, en 1919, en appelle à la « démobilisation intellectuelle » pour la NRF). C'est à droite, seulement, qu'on revendique « l'honneur de servir¹⁰ ».

Un autre type d'emploi précoce du mot apparaît chez Charles Du Bos en 1927 : l'idée de contrat moral est appliquée à la littérature et au rapport de l'écrivain à son œuvre — et à son public. Ironie de la langue et de l'histoire, c'est à propos de Gide : « Le refus de l'engagement, sous quelques formes qu'il se puisse concevoir, voilà chez Gide l'invariant¹¹. » En 1931, Ramon Fernandez lui répond, en évoquant *Corydon* : « Je m'étonne qu'après avoir tant reproché à Gide de n'aimer point s'engager, on lui reproche maintenant de s'engager enfin. Il est vrai que c'est là tout le contraire de l'"engagement" qu'on avait pu espérer¹². » Ce qui est en jeu ici, c'est la question (plus morale qu'esthétique) d'une certaine labilité gidienne : les sincérités successives, la disponibilité, et le rapport individualiste aux valeurs. De Du Bos à Fernandez, le mot perd de sa raideur : de contraire d'une liberté individualiste voire hédoniste, l'engagement devient l'expression ultime d'une vérité de l'individu, le contraire même d'un renoncement. *Corydon*, défense et

8. *L'Art Libre* de février 1922. R. Rolland se cite lui-même (avec quelques modifications, mais en conservant l'expression « s'engager dans l'armée de la Révolution ») dans « Quinze ans de combat », *Europe*, janvier 1935, p. 28.

9. Titre du n° de *L'Art Libre* de mars 1922.

10. Titre d'un recueil d'articles publié par Massis en 1937. Rappelons à ce propos la célèbre déclaration de Barrès, en août 1914, qui « s'engagea » solennellement... à écrire chaque jour des articles pour soutenir l'effort de la patrie ! Déjà, la polysémie du terme joue entre le risque de l'enrôlement et la bonne conscience de l'intellectuel.

11. Ch. Du Bos, *Journal* 1927, Corrêa, 1949, p. 303.

12. R. Fernandez, *Gide ou le courage de s'engager* [reprise du texte de 1931, titre initial : *André Gide*], Klincksieck, 1985, p. 62.

illustration de la pédérastie, marque une étape décisive pour le grand prêtre de la littérature pure, dans la trajectoire qui le conduit du retrait absolu à l'engagement politique très public, avant le temps du ressac.

Parue en 1927, *La Trahison des clercs* lance un débat durable mais quelque peu confus sur les rapports entre intellectuels et politique. Transcendant apparemment les clivages idéologiques, Benda y dénonce les compromissions passées de Barrès et de Péguy dans les sphères du pouvoir et des idéologies temporelles, et se réfère à l'affaire Dreyfus, miraculeuse conjonction de l'esprit clérical et de l'histoire, au nom d'idées éternelles. Cette réflexion est délibérément donnée comme inactuelle, alors même que la polarisation politique du champ intellectuel se radicalise (à tel point que notre philosophe se met bientôt à signer des manifestes et à intervenir sur des questions politiques, au nom de valeurs jugées dignes de son idéal). Il n'utilise pas le terme d'engagement : moins que la sujétion de l'art ou de l'artiste, il dénonce la compromission de la liberté de l'esprit à des fins souvent intéressées et l'usurpation de responsabilités relevant du politique. Chez ses commentateurs, cette idée de trahison semble appeler son contraire : le respect par le clerc de sa fonction et de ses devoirs intemporels, parfois désigné par le terme « engagement », antonyme ponctuel et commode de la trahison selon Benda. Gabriel Marcel écrit : « La pensée est un certain jeu qui doit être mené selon des règles déterminées : dès le moment où je viole effectivement ces règles sans abandonner la partie, je trahis. Reste à savoir quelles sont au juste les règles du jeu intellectuel, quel est l'engagement implicite que j'ai pris en commençant¹³ », il donne ainsi au terme le sens spécial de devoir moral de l'intellectuel, lié par un contrat implicite. Le terme surgit également chez Berl, dans un essai qui est à bien des égards une réponse à Benda :

La parfaite intelligence que Zola montra du devoir des clercs, tant par son désintéressement total de la politique, lorsque l'esprit n'avait rien à y faire, que par la violence de sa passion, du moment qu'il y trouvait l'esprit engagé, comment la distinguer de son attitude intellectuelle en général ? De son effort pour représenter

13. G. Marcel, « En marge de *La Trahison des clercs* », NRF, 1^{er} décembre 1927, p. 832.

l'époque où il vivait et pour sauvegarder dans cet examen le maximum de liberté ?¹⁴

Berl retrouve ici l'idée pascalienne de l'homme embarqué, si souvent attachée par la suite au concept d'engagement, et récuse toute séparation étanche entre l'intellectuel (le clerc qui n'a pas trahi) et l'auteur qui manifeste le même sens de la liberté et du devoir dans ses œuvres littéraires. Il précise que, même si la liberté de la plume, ternie par les trahisons et compromissions passées, est à reconquérir, il refuse de séparer la vie et l'écriture. Cette séparation ne se ferait en effet qu'« au prix de tout ce qui dans l'écriture d'un homme, l'engage en tant qu'homme et se distingue par là de la littérature qui est à soi-même son but¹⁵ ». En somme, Berl congédie la littérature pure, parfaitement autonome et autotélique : parti d'un constat relativement limité (l'esprit *est* engagé, dans certains cas, comme dans l'affaire Dreyfus), il en vient à une affirmation à la fois très vague et définitive, qui fait de l'« engagement » proprement humain de l'auteur dans son œuvre une qualité littéraire. De même, Marcel Arland oppose trahison et engagement, en juillet 1930, en appelant de ses vœux une littérature nouvelle, loin de la gratuité, qui reconstruirait un nouvel humanisme en tentant de « rappeler l'homme à l'homme » : « C'est l'heure où ceux qui ne croient pas s'être trahis prennent envers eux-mêmes un nouvel engagement¹⁶. » Le renversement axiologique est ici manifeste : le terme a pris une connotation positive, grâce à sa coloration éthique, pour désigner la relation de l'intellectuel au monde et à soi-même. Il devient même une valeur littéraire, signe d'un humanisme restauré qui se construit contre la littérature pure.

C'est Guéhenno qui oppose le plus nettement l'« engagement » des écrivains à une attitude de retrait désormais perceptible comme trahison, en convoquant la coloration agonique du terme. L'enjeu éthique devient prise de risque, véritable présence au monde avant d'être positionnement politique. En 1930, dans *Conversion à l'humain*, il condamne les « beaux esprits » :

14. E. Berl, « Premier pamphlet : les littérateurs et la révolution », *Europe*, février 1929, p. 233. Publié sous le titre *Mort de la pensée bourgeoise*, Grasset, 1930.

15. E. Berl, *op. cit.*, *Europe*, mars 1929, p. 400.

16. M. Arland, « Episodes », *NRF*, 1^{er} juillet 1930, p. 111.

Ces conversions élégantes, ces drames illusoire, ces vains commentaires de fables pieuses et d'anciennes superstitions, est-ce donc tout ce que peut désormais la pensée ? On n'y discerne rien qu'une lâche inactualité, un refus de la vie, et la peur de la vérité. Ces belles âmes, à qui l'engagement véritable paraîtra toujours une grossièreté, composeraient assez bien une confrérie des « absents ». Ils tiennent d'admirables et d'inefficaces propos. [...] A ces beaux esprits que tentent la poésie et la grandeur, on voudrait dire : Ce qui fait le drame, ce qui rend la vie poétique et grave, c'est l'engagement. C'est alors que la vraie vie commence. Le service des dieux morts n'engage pas. Les seuls engagements qui engagent sont ceux qu'on prend à l'égard des hommes et des dieux vivants, et il faut accepter d'être par eux détruits¹⁷.

Au nom d'une exigence proprement politique de mise en œuvre de la pensée, l'autonomie de la littérature est ici vivement mise en cause et sanctionnée par un jugement moral sans nuances. Les enjeux esthétiques sont secondaires, eu égard à l'urgence de la question sociale, et sont évacués comme « inefficaces propos ». Reste que l'« engagement » qu'il souhaite reste bien vague ; Gide a beau jeu de lui écrire : « Lorsque j'ai dénoncé les abus des Compagnies concessionnaires du Congo, ma voix n'aurait pas eu tant de mal à se faire entendre, sans cette réputation de mandarin insoucieux des autres que les amis de Caliban m'ont faite, et à laquelle je m'attriste un peu de vous voir, vous aussi, contribuer. [...] je suis plus près de vous que votre article ne le laisse croire¹⁸. »

En mars 1932, avec « Les intellectuels et le désarmement, lettre à messieurs les membres du comité permanent des lettres et des arts de la Société des Nations¹⁹ », Guéhenno revient sur l'« engagement » des écrivains, en tant qu'hommes publics. Il dénonce l'inef-

17. J. Guéhenno, « Ame, ma belle âme », *Europe*, 15 novembre 1930, repris dans *Conversion à l'humain*, Grasset, 1931, pp. 199-201.

18. Lettre de Gide à Guéhenno, octobre 1930, reproduite dans *Littérature engagée*, textes rassemblés et présentés par Y. Davet, Gallimard, 1950, p. 14 (le titre, qui ne doit rien à Gide, est révélateur de la puissance de légitimation du terme).

19. J. Guéhenno, « Les intellectuels et le désarmement, lettre à messieurs les membres du comité permanent des lettres et des arts de la Société des Nations », *Europe*, mars 1932, pp. 313-327.

efficacité des actions uniquement techniques (disques, tournées théâtrales, correspondances) pour promouvoir l'esprit, alors que les « mangeurs de pain » sont préoccupés par la guerre. Il reprend le même discours sur l'engagement de l'esprit, qui doit relever du « vrai courage », face à un monde que les intellectuels ont « trop souvent renoncé à penser ». Il insiste sur le passage risqué des pensées à l'action efficace, ce « dernier engagement, qui réclame notre vie même, mais qui seul peut changer le monde. C'est alors que le drame vrai commence ». Evoquant un discours de Chamson, il emploie à nouveau le terme d'engagement, comme devoir et promesse collectifs des intellectuels responsables, face à la menace de guerre, et surtout comme ce qui caractérise les intellectuels dans leur rapport *nécessaire* au monde : « Le temps était venu d'un engagement sans retour. Les politiques, expliquait-il, vivaient, eux, dans le possible. Les plus généreux devaient compter avec les intérêts et les passions de leurs troupes. Ils faisaient peut-être plus que leur fonction ne les autorisait à faire, quand ils "mettaient la guerre hors la loi". Mais les intellectuels, mais nous qui n'avions pas à subir les mêmes contraintes ? [...] Mettons entre elle et nous un engagement, une ferme parole. » La pensée entre ainsi dans un régime de libre responsabilité, loin des contingences politiques. Devenue parole efficace, elle réalise l'engagement possible des intellectuels, jusqu'à se rêver obstacle quasi matériel à la guerre. Guéhenno conclut : « Dites que vous ne sauriez avoir jamais part aux violences de vos patries. [...] Osez prendre de décisifs engagements : les hommes alors vous entendront. » Ce dernier emploi marque un certain reflux du propos. La solennité et la puissance de l'appel à intervenir dans l'histoire et à prendre un risque semblent échouer sur la proposition d'une déclaration solennelle de plus.

Le terme est cependant bien marquant, ainsi martelé dans un appel qui aura un certain retentissement, à défaut d'efficacité : en avril 1932, Paulhan réagit vivement, insistant sur la dimension illusoire d'un tel type d'action des intellectuels, réduite à une alternative absurde : « Que voulez-vous des intellectuels, Guéhenno ? Est-ce l'engagement d'être sincères, et de ne jamais mentir à leur pensée ? Mais je ne pense pas qu'aucun honnête homme ait le goût d'aller crier son honnêteté sur les toits. Ce sont les autres qui signeront. Ou bien est-ce l'engagement d'avoir une opinion précise, le jour où quelque nouvelle guerre éclaterait. Mais je ne pense pas qu'aucun honnête homme ose ainsi juger par avance d'un événement qu'il ne

connaît pas²⁰. » Guéhenno répond aussitôt, en déplaçant sensiblement le débat : il en appelle une fois encore à la responsabilité des écrivains, qui sont éminemment concernés par la guerre et la révolution. Il postule que même s'il est « technique », « le travail de l'écrivain comporte des rapports plus précis et plus douloureux avec la société de son temps » [que celui du tourneur sur bois], passant ainsi du manifeste ou de la déclaration à l'œuvre littéraire comme lieu de l'engagement. Paulhan ne se privera pas d'ironiser sur « l'éloquence et les bons sentiments²¹ » de Guéhenno, qui, pour simplifier considérablement la situation de l'écrivain, n'en pose pas moins une question jusque-là réservée à la droite et à sa littérature morale et patriote, et, bien évidemment, aux communistes.

Les années vingt ont en effet vu l'émergence de grands débats sur la littérature et la révolution, et en particulier sur la « littérature prolétarienne », autour de Barbusse, qui tente d'établir une équation entre représentation réaliste du monde ouvrier (de préférence par les ouvriers) et puissance révolutionnaire de l'œuvre. La question de l'engagement ne se pose donc pas pour lui : l'écrivain doit œuvrer pour la Révolution, et pour ce faire, une écriture reflétant la réalité prolétarienne est *de facto* efficace, façon économe de résoudre les ambiguïtés affrontées par les écrivains « bourgeois » refusant de se soumettre à la logique souveraine de la lutte des classes. A partir de 1929, les communistes reprochent à *Monde* (la revue de Barbusse) son hostilité à la littérature d'action révolutionnaire et rejettent les écrivains de gauche, refusant à la fois le modernisme révolutionnaire et le roman moderne, pour adopter une ligne dure. Celle-ci aboutit à la promulgation d'une « esthétique impossible »²² entièrement soumise à l'idéologie du Parti (le réalisme socialiste), et au projet d'organisation des écrivains au sein de l'Association des écrivains révolutionnaires. On ne trouve pas chez eux le terme « engagement », comme s'il restait trop faible, malgré sa connotation militaire, pour définir le rapport de l'écrivain au Parti et à la cause de la révolution. En bon militant, l'écrivain communiste *adhère* au parti et à la doctrine marxiste, et, s'il est question de littérature d'action

20. J. Guérin [J. Paulhan], Revue des revues : « Le désarmement des intellectuels », *NRF*, 1^{er} avril 1932, pp. 777-778.

21. Lettre de J. Paulhan à J. Guéhenno, *Europe*, juillet 1932, p. 477.

22. Sous-titre de l'ouvrage que R. Robin a consacré au *Réalisme socialiste*, Payot, 1986.

révolutionnaire, le terme de *propagande* n'effraie personne. Les surréalistes, quant à eux, définissent bien une conception révolutionnaire de l'art, fondée sur l'acte de création poétique lui-même. On ne trouve pas le terme « engagement » sous leur plume, la dimension contractuelle ou conventionnelle qu'il véhicule le rend sans doute peu approprié. La posture d'avant-garde aggrave en effet le dilemme commun : la mobilisation hors l'œuvre (*de facto* révolutionnaire) se heurte à la double menace d'une dilution du mouvement dans un autre sectarisme (celui du parti communiste) où, ce qui est peut-être pire, dans le conformisme consensuel des hommes de bonne volonté (d'où le rejet futur du Front populaire par Breton)²³.

Reste Nizan, l'un des inventeurs répertoriés de l'« engagement » des écrivains. 1932 est aussi l'année de la parution des *Chiens de garde*, qui comporte quatre occurrences problématiques²⁴. Sous couvert de dénoncer l'imposture de philosophes dont la démission pratique et le désintéressement affiché seraient une compromission, et même une légitimation de la domination bourgeoise, Nizan amorce une réflexion générale sur le rapport entre l'intellectuel et la société, sur le pouvoir des mots et des idées, et sur la nécessité d'agir. Selon lui, la position de retrait est une forme de complicité avec le système. Dans ce contexte, « engagement » traduit plus qu'une simple promesse de l'intellectuel. Comme l'explique Gide dans son *Journal*, il s'oppose à ce qui est « vain jeu de l'esprit » et qualifie une prise de position qui « tire à conséquence²⁵ » de l'intellectuel dans la cité. Avant 1933, Nizan n'utilise jamais le terme dans ses critiques littéraires, alors même qu'il

23. Signalons toutefois que Breton a adhéré à l'AEAR en 1933, et signé un certain nombre de manifestes par la suite. Voir C. Reynaud Paligot, *Parcours politique des surréalistes 1919-1969*, CNRS Editions, 1995.

24. P. Nizan, *Les Chiens de garde*, Maspéro, 1960 : « Une pareille phrase est véritablement bourgeoise. Elle engage et n'engage point. » (p. 40) ; « tous ces mots ne recouvrent aucune réalité, ne traduisent aucun engagement réel, ne fournissent aucun moyen de salut, car ils ne visent rien que des Idées » (p. 61) ; « Notre temps est une de ces époques denses où les pensées humaines engagent plus que la pensée. Quiconque veut penser aujourd'hui humainement pensera dangereusement » (p. 65) ; « ces engagements vagues, répétés avec une grande abondance, une suffisante ardeur, constituent le fond de la propagande bourgeoise » (pp. 70-71).

25. A. Gide, *Journal 1889-1939*, la Pléiade, 1951, p. 1139.

dénonce « toutes les légendes bourgeoises sur la distinction de l'art et de la propagande, sur le désintéressement nécessaire de l'œuvre d'art²⁶ ».

Dans les occurrences qui précèdent, le mot « engagement » est appelé par le contexte, et, si ces emplois semblent converger vers une spécialisation du terme, il faut attendre une transformation radicale du champ littéraire pour qu'il se diffuse plus largement. Sa coloration ambiguë entre adhésion et liberté, entre action et discours, entre promesse et actualité, correspond alors pleinement aux pratiques et représentations d'une grande partie des écrivains libéraux et de gauche.

« ENGAGÉS À CHANGER LA VIE²⁷ » (1933-1939)

1933 marque une étape tout à fait décisive, à la fois dans la perception d'une urgence historique et dans la reconfiguration des positions idéologiques et esthétiques de chacun. L'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (AEAR), créée dans l'esprit de Kharkov, devient un lieu de (relative) ouverture et de rassemblement, qui prélude à la constitution du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes (CVIA) et au soutien massif des écrivains libéraux et de gauche au Front populaire, ralliés à la défense de la culture. En mars 1933, elle affirme vouloir regrouper les « écrivains et artistes non conformistes qui veulent lutter aux côtés du prolétariat²⁸ ». Comme l'a montré J.-M. Péru, un grand échange symbo-

26. P. Nizan, « Notes de lecture : Dimitrii Fourmanov, *Tchapaïev* », *L'Humanité*, 23 décembre 1932, p. 4.

27. *Id.*, « Sur l'humanisme », discours prononcé au Congrès international pour la défense de la culture, repris dans *Europe*, 15 juillet 1935, p. 457, et dans *Pour la défense de la culture. Les textes du Congrès international des écrivains, Paris, juin 1935*, textes réunis et présentés par S. Teroni et W. Klein, éd. univ. de Dijon, 2005.

28. Dans sa préface à *Ceux qui ont choisi*, brochure éditée par l'AEAR, Vaillant-Couturier écrit : « Pour élargir dans les milieux intellectuels sa campagne contre la terreur en Allemagne et contre l'impérialisme français, l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires a pensé qu'il n'était pas inutile de réunir en brochure quelques-unes des protestations qui ont été recueillies par elle, soit à l'occasion de la publication des

lique a alors lieu entre les écrivains qui mettent leur renommée au service de la réintégration du parti communiste dans le corps de la nation et le parti communiste qui renonce à toute intervention dans le champ littéraire dont il reconnaît l'autonomie²⁹. Ce retrait permet paradoxalement l'émergence d'une réflexion sur l'œuvre littéraire comme lieu de l'engagement : si certains critiques, comme Fernandez, ont développé depuis longtemps l'idée de « message » de l'œuvre, il s'agissait de saisir l'individualité créatrice à l'œuvre dans ses aspects universels et inactuels, sans attention particulière à la portée politique ou historique du « message » en question. Avec la multiplication des manifestes, pétitions et congrès, ainsi que l'essor dans les revues des notes d'actualité et des essais signés par des écrivains indépendants des partis, vient le temps de la bonne conscience, sinon des bons sentiments. La mission temporelle de l'écrivain, promu porte-parole de l'humanité souffrante dans l'histoire, reste cependant imprécise. Le dilemme est évidemment moral, en ce qui concerne les pratiques extra-littéraires, entre l'éthique de la conviction et l'éthique de la responsabilité.

Dans ce contexte, les occurrences se multiplient : *jouant* entre devoir moral et enrôlement, entre la virtualité de la promesse solennelle et l'actualité d'une lutte plus ou moins risquée, le terme « engagement » permet de désigner subtilement cet entre-deux dans lequel se meuvent beaucoup d'écrivains, rassemblés par ce qu'ils refusent (un certain état de la société, la menace grandissante des fascismes et de la guerre) mais ne trouvant d'autre projet commun que la « défense de la culture ». La labilité du terme est très visible chez Gide en particulier, en un reflet singulier des sinuosités de sa pensée et de sa position par rapport au communisme. Au moment de la fondation de l'AEAR, qui a alors des statuts plutôt sectaires, il refuse son adhésion, tout en marquant une affinité certaine avec ses « chers camarades » :

Feuilles rouges, soit au cours de l'Assemblée du 21 mars, salle Cadet, assemblée qu'André Gide avait accepté de présider. [...] L'AEAR poursuit avant tout le regroupement des écrivains et artistes non conformistes qui veulent lutter aux côtés du prolétariat. » (p. 1).

29. J.-M. Péru, « Une crise du champ littéraire français. Le débat sur la "littérature prolétarienne" (1925-1935) », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n° 89, septembre 1991, pp. 47-65.

Le plus clair résultat d'un tel engagement serait tout aussitôt de me retenir de plus rien écrire. J'ai déclaré du plus fort et du plus net que j'ai pu ma sympathie pour l'URSS et pour tout ce qu'elle représente à nos yeux, à nos cœurs — malgré toutes les imperfections que l'on nous oppose. Je crois que mon concours (et dans mon cas très précisément) peut être de plus réel profit à votre (à notre) cause si je l'apporte librement et si l'on me sait non enrôlé. Il se peut que je fasse erreur et je ne demande qu'à causer avec certains d'entre vous ; mais j'avoue que, jusqu'à présent, je ne comprends pas bien le but pratique de votre association. Ecrire désormais d'après les « principes » d'une « charte » (je reprends les expressions de votre circulaire), cela ferait perdre toute valeur réelle à ce que je pourrais écrire désormais ; ou, plus exactement, ce serait, pour moi, la stérilité. Ne voyez, dans ce que je vous dis là, aucun désir de protection personnelle et de sauvegarde. Déjà vous avez vu que je me suis *compromis* de mon mieux. Mais ceux qui me lisent aujourd'hui — et sur qui je peux exercer (fût-ce sans le vouloir) quelque influence et que je peux ainsi ramener vers vous — ne m'écouteront même plus, du jour où ils sauront que je pense et écris par ordre³⁰.

Les variations lexicales de sa lettre sont fort remarquables entre liberté et enrôlement, compromission et soumission. En se plaçant explicitement sur un plan purement stratégique, Gide délimite un espace de liberté entre autonomie et « engagement » public à respecter une charte : forme politique d'une littérature sous contrat. Martin du Gard ne cesse de crier casse-cou devant les nouvelles audaces politiques de son ami : le « jeu [des écrivains de l'AEAR] est de vous engager assez profondément pour mettre leur cause (essentiellement politique) à l'abri des réactions prévisibles de

30. Lettre d'A. Gide « Aux membres du bureau de l'AEAR », 13 décembre 1932, citée pp. 18-19 dans *Littérature engagée*, et en partie reproduite par Gide dans son *Journal*. Trois mois plus tard, il se trouve, contre son gré, présider la première séance de l'association et confie à la Petite Dame : « [...] c'est un pas grave, cela vous engage terriblement et quand je dis cela, vous m'entendez, il ne s'agit pas de ma personne, mais de la pensée » (M. Van Rysselberghe, *Cahiers de la Petite Dame*, publiés dans *Les Cahiers André Gide VI*, Gallimard, 1974, p. 293. Le discours de Gide à l'assemblée du 21 mars 1932 est reproduit dans *Littérature engagée*, pp. 22-25 et dans *Ceux qui ont choisi*, *op. cit.*).

votre jugement critique³¹ ». L'engagement est transitif, et Gide n'en est pas le sujet ; l'accent sur la dimension spatiale du terme ajoute encore à sa dimension péjorative : il n'y a pas de troisième voie possible pour Gide, voué à s'enfermer. Pourtant, peu de temps après, au sujet d'une lettre d'Aragon qui lui demande d'adhérer à l'AEAR, Martin du Gard utilise le terme d'une façon beaucoup plus neutre : « Je suis troublé aujourd'hui par une lettre d'Aragon qui me fait, une fois de plus, prendre conscience de ce que ma position a de terriblement difficile et d'équivoque. Mes sympathies révolutionnaires ne sont pas assez fortes pour que je m'engage fermement. Et à ne jamais m'engager, en un temps si grave où chacun doit prendre parti, je suis dans une position *intenable*³². » A défaut de signaler chez Martin du Gard une évolution de sa pensée concernant la responsabilité de l'écrivain, cette occurrence témoigne pour le moins de la diffusion du terme, qui apparaît déjà comme une formulation commode d'un devoir de l'écrivain — entre la prise de parti et l'adhésion à un parti, pour ce qui concerne les pratiques extralittéraires, et aussi, pour ce qui concerne la littérature, entre le témoignage et la lutte.

Cette naturalisation progressive du terme trouve son promoteur chez Guéhenno, encore, qui l'emploie de plus en plus fréquemment pour appeler les écrivains à prendre leurs responsabilités (celles-ci restant le plus souvent assez floues). Lors d'une réunion de l'AEAR, il déclare : « En tant qu'intellectuels, nous avons encore à tirer d'une telle aventure une autre leçon. Le devoir des écrivains est dans l'engagement. Si le fascisme est advenu en Allemagne, c'est qu'on n'a peut-être pas agi à temps, et je crois, pour ma part, que le devoir de tous les artistes et de tous les écrivains est de dire tout de suite de quel côté ils sont. Je suis trop persuadé que c'est toujours l'esprit qui mène pour désespérer quand je ne le vois pas mener³³ ! » L'engagement est donc un choix nécessaire, dans le contexte d'une bi-polarisation asymétrique du champ littéraire : prendre parti « contre le fascisme en Allemagne et l'impérialisme

31. Lettre du 14 avril 1933, *Correspondance Gide-Martin du Gard I*, Gallimard, 1968, p. 561.

32. R. Martin du Gard, *Journal II*, Gallimard, 1993, p. 1034. C'est Martin du Gard qui souligne.

33. *Ceux qui ont choisi, op. cit.*, pp. 12-13.

français » ne signifie par pour autant adhérer au parti communiste, ni se vouloir écrivain révolutionnaire ; l'enjeu est de se *situer*, l'action reste mal définie. Autre exemple de l'évolution vers une coloration positive du terme, cette phrase de Romain Rolland (également rallié au communisme) qui, en février 1935, évoque ses luttes passées : « Je dois ajouter que tout en m'engageant à fond contre le fascisme, je m'entêtais dans ma revendication d'indépendance sermonneuse à l'égard des partis³⁴. » Le renversement axiologique depuis l'emploi précoce de 1922, où le sème militaire dévalorisait le terme, est ici avéré et l'opposition alors établie entre action publique de l'intellectuel et adhésion à un parti semble désormais caduque.

Le caractère flou de la nouvelle terminologie, expression d'un nouvel espace d'intervention pour les intellectuels, entre autonomie et responsabilité, la rend particulièrement apte à porter des débats sensibles : faut-il adhérer au PCF ? Dans quelle mesure définir et assumer le risque, de l'expression de la pensée à l'engagement physique ? Quelle est la place du jugement critique de l'intellectuel, face à l'exigence de fidélité à une cause juste ? La définition de l'« engagement » est au cœur d'une polémique qui oppose Gide et Guéhenno à la fin de 1937. Gide signe avec Martin du Gard, Duhamel, Mauriac et Rivet un télégramme envoyé au gouvernement espagnol, pour demander le respect de la justice dans le procès des anarchistes et syndicalistes du POUM, ce qui fait vivement réagir les communistes et certains défenseurs de la cause républicaine, qui y voient une nouvelle trahison, après le *Retour d'URSS* et les *Retouches*. Gide se défend en expliquant qu'il s'agit de préserver cette cause des compromissions qui la déshonorent. Guéhenno refuse d'insérer dans *Vendredi* sa « Mise au point », qui paraît dans *La Flèche* : « On croit qu'on prend parti ; c'est le parti qui vous prend ». Ces mots que j'écrivais un jour, combien souvent je me les suis redits au cours de ces années dernières ; et combien douloureusement parfois. On s'enrôle ; on s'engage ; la liberté devient insoumission. [...] La critique n'est plus permise. Celui qui proteste ou qui se réserve, trahit...³⁵ » On retrouve ici le contexte lexical de la

34. R. Rolland, « Quinze ans de combats », *op. cit.* Il s'agit du Comité international contre le fascisme, fondé en 1927.

35. Texte cité dans *Littérature engagée*, p. 199, et reproduit par Guéhenno en appendice à son *Journal d'une « révolution » 1937-1938*, Grasset, 1939.

lettre à l'AEAR — Gide est très nettement en retrait par rapport à ses positions de 1933-1934, ce qui colore négativement le terme d'engagement, comme chez Martin du Gard. Guéhenno répond à l'accusation dans une « Lettre ouverte à André Gide³⁶ », qui est une véritable défense de l'« engagement » bien compris : le mot est employé pas moins de sept fois, et en italique, ce qui montre bien l'enjeu porté par le terme. Il recouvre la possibilité d'une troisième

36. Voici les principaux éléments de cette longue réponse : « Tout donne à penser, cher André Gide, que vous avez fait de la politique comme on fait de la littérature. Pour la découverte de vous-même. Nous avons, c'est un fait, à *Vendredi*, un autre sens que vous de l'engagement politique, un autre sens de la fidélité. Chacun de nous ne se préfère pas à tout, à *Vendredi*, à la révolution, à l'univers. La pensée ne nous quitte jamais que nous sommes dans un combat. [...] La politique n'est pas pour nous biographique. Nous ne sommes préoccupés que de servir, chacun selon nos moyens, une cause commune. Nous sommes des hommes libres, non pas soumis, mais *engagés*. [...] Nous n'écrivons pas comme un rentier pour des rentiers, comme un pur esprit pour de purs esprits, comme un dilettante dispensé de tout pour d'autres dilettantes dispensés de tout. Nous ne voulons être dispensés de rien et nous écrivons pour des hommes que nous savons n'être dispensés de rien. Enfin, nous écrivons comme des camarades pour des camarades, décidés tous ensemble à vaincre les mêmes fatalités. La liberté que nous prétendons défendre, plus encore que la nôtre, est la liberté des *autres*. Des autres entendez-vous, à qui les fantaisies de nos petites personnes, si grandes soient-elles, sont légitimement indifférentes. André Gide, nous ne ressemblons pas du tout à votre Lafcadio, votre héros favori sans doute. Nous avons horreur de l'acte gratuit. Nous sommes *engagés*, encore une fois. Je suis engagé avec Viollis, avec Chamson. Et nous sommes tous trois engagés avec d'innombrables camarades dans le même combat. Et parce que nous sommes engagés, parce que nous savons que nous ne gagnerons pas les uns sans les autres, parce que nous savons que si les uns perdent, les autres aussi perdront, tous perdront, nous ne souhaitons pas que les uns perdent et les autres gagnent [...] Nous voulons que tous gagnent. Nous avons fondé ce journal dans le mouvement mystique du Front Populaire. Nous restons fidèles aux principes de sa fondation. [...] Vos livres, votre vie m'ont enseigné mille choses précieuses, la curiosité, la fantaisie, la facilité, le détachement, le jeu, mais aussi la ferveur et la sincérité. Mais une gravité, sotté, peut-être, m'a fait demander à d'autres maîtres de m'enseigner l'engagement difficile et la fidélité. » *Vendredi*, 17 décembre 1937. Texte repris en appendice dans *Journal d'une révolution*.

voie, entre liberté et esprit partisan, qui se traduit par une forme solidaire de présence au monde et qui s'oppose à l'individualisme d'un écrivain tourné vers lui-même et théoricien de l'acte gratuit. Ce positionnement éthique de l'écrivain responsable face au monde exige la fidélité. La réaction de Gide est laconique : « Il m'expliqua en quatre colonnes qu'il ne s'agit plus aujourd'hui de liberté individuelle, mais d'engagement, et que je suis un dilettante³⁷. » Guéhenno évacue en effet la question du rapport au parti, au nom d'une fidélité supérieure : ce qu'il désigne comme « engagement » devient véritablement une valeur.

Désormais, le terme revient régulièrement dans les pages d'*Europe*, pour désigner la responsabilité urgente des intellectuels, sans référence explicite à un quelconque parti, ni même à une quelconque idéologie³⁸. C'est aussi que la nouvelle acception du terme, réalisant en quelque sorte la synthèse entre l'idée de contrat, celle de promesse verbale et celle de lutte (et grâce à la minimisation de l'idée d'adhésion ou d' enrôlement), permet d'établir une continuité entre acte et pensée, entre risque physique et discours, *nommant* véritablement ce qui constitue une nouvelle légitimité de l'action proprement intellectuelle : pamphlets, discours, comités, pétitions. Ainsi Chamson peut écrire, en 1935, dans la lignée de Guéhenno : « Engageons donc notre vie par des paroles qui ne puissent laisser place à l'incertitude³⁹. » Ainsi s'explique l'emploi récurrent d'« engagement » au Congrès pour la défense de la culture de juin 1935. Il s'agit à la fois d'exprimer une efficacité propre au discours, fondant d'autres « engagements » (intellectuels ou physiques, comme le souligne A. Ulmann⁴⁰), et la conscience fondamentale d'une

37. *La Flèche*, 21 décembre 1937.

38. Après le départ de Guéhenno, en mai 1935, la revue s'oriente cependant nettement vers le communisme.

39. A. Chamson, « Le nationalisme contre les réalités nationales », *Europe*, juillet 1935, p. 437.

40. A. Ulmann, sur *Rien qu'un témoignage* de Chamson, consacré à la guerre d'Espagne : « Nous sommes nous-mêmes profondément engagés dans l'aventure, nous avons besoin du message lucide de Chamson. Nous avons besoin de ces motifs nouveaux qu'il découvre à nos propres engagements [...] une œuvre comme celle-là vaut par la puissance de “déclenchement” ou de “catalyse” qu'elle dégage. Et sa vertu ne se mesure pas au jugement des hommes de goût, mais à l'adhésion des jeunes hommes

présence au monde et à l'histoire, d'où nul ne peut s'abstraire sans trahison⁴¹. Cassou résume cette position dans une intervention publique, en juillet 1938 :

Le prestige du penseur solitaire n'est plus qu'un objet de déri-
sion dans le temps où l'on brûle les livres, où l'on fusille les
poètes, et où l'on refuse même à la méthode scientifique la sereine
objectivité où elle s'était jusqu'ici épanouie. [...] Le pur acte de
penser et d'écrire exige donc aujourd'hui une connaissance des
réalités dont il semblait pourvoir autrefois se passer, et non seule-
ment la connaissance des réalités, mais la volonté résolue de
connaître les réalités. C'est en ce sens que la liberté de l'écrivain
se trouve aujourd'hui mêlée à la politique, mélange dont on s'est
scandalisé, mais qui nous paraît au contraire exalter la richesse et
la dignité intérieures de l'écrivain, si on entend ce mélange comme
j'essaie de le faire entendre, c'est-à-dire comme une conscience
plus nette de tout ce qui nous relie au monde et nous y engage.
[...] L'efficacité de la pensée ne peut s'éprouver que dans la grande
lutte du monde, en dehors de quoi il n'est plus rien de pensable.
Les forces qui sont en jeu dans cette lutte et portent notre espoir et
notre confiance, la pensée ne peut les ignorer, et il nous appartient
de les désigner, de proclamer sans cesse que nous sommes avec
elles, rangées avec elles, engagés avec elles⁴².

S'agit-il encore véritablement de littérature ? Valeur nouvelle
de l'écrivain, l'« engagement » est convoqué par ceux-là mêmes qui
se tournent vers le journalisme ou vers l'essai, voire le pamphlet,
à l'image de l'équipe d'*Europe* et plus encore de *Vendredi* (l'iti-
néraire d'un Chamson est représentatif de cette conversion à l'ac-
tualité) ; de même pour Aragon ou Nizan. Fondamentalement, la

que rien ne peut dispenser de choisir, d'agir et, demain, peut-être, d'en mourir. » *Europe*, avril 1938, p. 561.

41. R. Berthelé répond à Petitjean (« La situation de l'écrivain », *Esprit*, septembre 1937) : « N'est-ce pas parce que pour la première fois peut-être avec tant d'insistance, tout le persuade que sa pensée l'engage à quelque chose — à quelque chose dont on lui demande compte ? — La liberté n'est pas l'irresponsabilité. » *Europe*, décembre 1937, p. 558.

42. Discours prononcé à la conférence extraordinaire de l'Association des écrivains pour la défense de la culture au lendemain de la Conférence universelle contre le bombardement des villes ouvertes, le 24 juillet 1938, et reproduit dans *Europe*, août 1938, pp. 570-572.

question de la compétence, plus que celle de la légitimité, reste posée : la bonne foi, en amont, et la bonne conscience, en aval, ne garantissent ni la pertinence ni l'efficacité des actions. Laissons sur ce point le dernier mot à Guéhenno qui, pour « parler du cœur », comme disait Gide⁴³, n'en est pas moins conscient parfois des insuffisances d'une telle agitation intellectuelle. Dans son *Journal d'une « révolution » 1937-1938*, il écrit, à la date du 7 août 1938 : « Des intellectuels engagés, c'est ce que nous sommes, c'est ce que nous voulons être. Mais en relisant ces notes où je relève les difficultés et les contradictions au milieu desquelles nous nous débattons, un mot amusant qu'on emploie dans ce village me revient à l'esprit : *empégués*. Des intellectuels *empégués*, c'est ce qu'il nous arrive aussi quelquefois d'être. *Empégués* comme de malheureux oiseaux pris dans la poix ou comme ces mouches qui sur le papier enduit de miel font de si terribles efforts pour se libérer...⁴⁴ » Plus grave encore, ce constat qui ne manque pas de lucidité, en réinscrivant les pratiques contemporaines dans l'histoire : « Les philosophes du xvii^e siècle étaient des hommes engagés comme nous. Mais chacun gardait son jugement propre. Leur pensée a déterminé l'avenir. Nous autres sommes le plus souvent à la suite de l'événement⁴⁵. » L'« engagement » désigne à la fois une valeur contemporaine et une pratique nécessaire : l'attitude d'hommes de bonne volonté sans préjuger du reste. Guéhenno, se souvenant des congrès d'intellectuels des années passées, conclut à la faillite imminente des luttes pacifistes et anti-fascistes : « Il n'y avait là aucun écrivain qui ne fût qu'un parasite du luxe et un bricoleur à la mode. Rien que des hommes engagés, associés de toute leur intelligence et de tout leur cœur à une nouvelle volonté de bonheur⁴⁶. » Comme s'il fallait renoncer à voir dans la création littéraire autre chose qu'un parasitisme de luxe, un bricolage à la mode, forcément du côté du pouvoir et sans prise sur l'histoire, l'« engagement » apparaît ici comme une valeur

43. « Guéhenno, c'est Caliban. Comme d'autres “parlent du nez”, il parle du cœur; ça fait vibrer et il finit par être très authentiquement convaincu de ce qu'il dit. » (*La Flèche*, 21 décembre 1937, réponse à Guéhenno.)

44. J. Guéhenno, *Journal d'une « révolution » 1937-1938*, Grasset, 1939, p. 154.

45. *Op. cit.*, p. 155.

46. *Op. cit.*, p. 172.

extrinsèque aux œuvres littéraires : une forme paradoxale de légitimation de la parole de l'écrivain, où les discours, manifestes et autres proclamations jouent le rôle de substitut de l'action physique risquée comme d'une œuvre efficace.

En effet, l'émergence de ce nouvel espace d'expression et de légitimation nourrit tout au long des années trente une réflexion sur le discours propre de l'écrivain, selon les genres, depuis l'évidence du manifeste, la puissance de l'essai, jusqu'au roman⁴⁷. L'injonction faite aux écrivains d'être responsables s'accompagne d'une attente spécifique face aux œuvres, ce dont témoignent nombre d'articles de critique littéraire dans les revues notoirement à gauche, mais aussi à la *NRF*. Il est frappant de constater que, dans le contexte de la diffusion et de la valorisation du terme « engagement » pour qualifier des pratiques extra-littéraires, le discours critique ne se l'approprie guère. Si l'on écarte les comptes rendus d'essais consacrés à une réflexion sur les nouvelles pratiques des intellectuels, où « engagement » est convoqué naturellement⁴⁸, dans la logique de la naturalisation de la terminologie nouvelle (d'ailleurs employée dans ces essais), les occurrences sont relativement rares. Elles interviennent dans des contextes similaires, où le critique cherche à reconstruire, à partir d'une voix (celle d'un personnage, celle du narrateur) une prise de position nette, un geste explicite de l'auteur.

47. C'est d'ailleurs l'enjeu central du Congrès pour la défense de la culture. Voir l'introduction de S. Teroni, *Pour la défense de la culture*, *op. cit.*, p. 33, *sq.*

48. Rendant compte de *La Révolution personaliste et communautaire* de Mounier, Dabit reconnaît dans l'aveu « nous ne serons jamais du côté où est l'argent » un « engagement, d'homme pour les uns, de chrétien pour les autres, engagement sur lequel on ne peut revenir sans risquer de perdre sa dignité et la confiance de tous ». (*Europe*, septembre 1935, p. 149.) Peu après, Friedman écrit à propos de *L'Age des orthodoxies* de J. Grenier : « Mais est-ce que cette persévérante antipathie pour toute démarche intellectuelle qui engage à l'action ne “masque” pas elle-même chez nos sévères censeurs un certain tempérament, si l'on veut, “contemplatif” : qui les détourne et les détournera toujours d'un engagement et de donner à des idées un lien concret avec la pratique (aussi bien de “droite” que de “gauche”) ? », *Europe*, juin 1936, p. 237. Sur le même ouvrage, Arland écrit : « On veut qu'un écrivain épouse un parti ; mais c'est à la vérité qu'il avait cru devoir s'engager. » *NRF*, septembre 1938, p. 458.

C'est donc d'abord le cas à propos d'œuvres non fictionnelles, comme le *Journal d'un homme de 40 ans* de Guéhenno, commenté par Dabit, où l'« engagement » s'oppose à la « littérature »⁴⁹, de façon révélatrice ; comme les *Pages de Journal* de Gide, où Guéhenno voit, à propos du projet d'un nouveau livre, le passage d'un « vague et pur espace » au « domaine réel où un homme généreux s'engage⁵⁰ ». C'est le sens naturalisé à propos des pratiques extrinsèques à la littérature qui semble ici convoqué, étendu au domaine littéraire. Seules deux occurrences qui semblent plus accidentelles que symptomatiques, dans *Europe*, en 1934, apparaissent à propos de romans, *Kangourou* de Lawrence⁵¹ et *Le Sel sur la plaie* de Prévost⁵². Dans les deux cas, on cherche l'« engagement » de l'auteur comme trace d'une voix, démonstration d'une prise de position dans la mêlée sociale, thématique de l'œuvre tout autant que position énonciative spécifique. L'« engagement » reste le fait d'un sujet, virtualité en acte, mais aussi responsabilité : le sujet de la

49. E. Dabit, « Sur un livre des temps présents, *Journal d'un homme de 40 ans* de Guéhenno » : « Qu'il ait jugé toute sa vie passée, toute son œuvre, cela nous conduit à le considérer engagé une fois pour toutes. Rien dans son *Journal* n'est le fait du hasard ou de la littérature. Il y prend un engagement terrible, le plus périlleux que puisse prendre un homme de son espèce, un engagement qui ne permet aucun recul », *Commune*, 16, décembre 1934, pp. 347-348.

50. J. Guéhenno, commentaire sur les « cahiers de Gide » où celui-ci évoque un projet de livre ; « Alexandre aux Indes » : « Le vague et pur espace où s'évadait et quelquefois se perdait un artiste avide devient, enfin reconnu, un domaine réel où un homme généreux s'engage. » *Europe*, janvier 1935, p. 112.

51. J. Blanzat : « Lawrence-Somers prendra-t-il partie dans la mêlée sociale ? [...] Il se sent comme un "enfant échappé de l'école" délivré "de la nécessité d'être quelque chose et de faire quelque chose". Cela n'est pas par égoïsme mais parce qu'il y a dans l'homme "un désir d'échapper à la vie humaine" [...] Aussi il ne peut s'engager. Le débat n'est pas fait pour lui. Il le fuit et naturellement il passe pour un traître et pour un lâche, et pourtant, aucun de ceux qui l'ont approché n'ignore qu'il est plus grand, plus humain, plus généreux que tous les autres. » *Europe*, janvier 1934, p. 152.

52. E. Dabit, compte rendu du *Sel sur la plaie* : « [...] dans ce roman de caractère stendhalien, Jean Prévost, lui, ne semble pas s'être assez profondément engagé. Il nous doit mieux que de nous faire montre, une fois encore, de son intelligence et de son talent. » *Europe*, décembre 1934, p. 630.

parole engagée doit être aussi clairement identifiable qu'une signature au bas d'un manifeste, ou que l'orateur à une tribune, par exemple ; la délégation de la parole aux personnages est facteur de confusion. Par ailleurs, si la tour d'ivoire n'est plus de mise, l'autonomie de la littérature et la liberté artistique demeurent des enjeux très actuels à la lumière dramatique des autodafés allemands, d'où le caractère central de ces questions au Congrès pour la défense de la culture. Dans le numéro spécial d'*Europe* consacré à Hugo, en juin 1935, Guéhenno a choisi la citation suivante, pour son « Appel au poète d'aujourd'hui » : « Nul engagement, nul chaîne. La liberté serait dans ses idées comme dans ses actions⁵³ » — comme pour marquer l'irréductible autonomie de l'essence de la littérarité, incarnée par la poésie.

Trois écrivains semblent tout désignés pour jouer un rôle central dans cette confrontation entre la notion valorisée d'« engagement » et la littérature : Malraux, archétype de l'écrivain homme d'action, pour qui l'engagement ne se réduit pas aux discours et qui nourrit son œuvre de cette pratique ; Aragon, théoricien du réalisme socialiste, auteur de romans politisés mais reçus d'abord comme de grandes réussites littéraires ; et Nizan, réputé le premier théoricien de la littérature engagée et auteur d'un roman centré sur la question de l'engagement, *La Conspiration*.

Marcel Arland semble trouver en Malraux la réalisation de l'idéal qu'il décrivait en juillet 1930, et reprend donc le terme d'« engagement » pour qualifier de façon positive une certaine attitude de l'écrivain, dont l'action concrète nourrit les livres, et qui s'oppose à l'effacement de l'auteur derrière un objet purement esthétique. Il écrit dans son compte rendu du *Temps du mépris* que Malraux serait « un écrivain qui est d'abord un homme et qui s'engage ainsi dans ses livres » : réinvestissement explicite de la figure de l'auteur responsable présent dans son œuvre, sujet d'un discours pas nécessairement autonome. Il ne va cependant pas jusqu'à défendre en tant que telle l'alternative proposée à la gratuité de l'œuvre d'art, à l'idéal de pureté artistique :

Ce besoin d'action et de conquête, cette partialité ne sont pas, sans doute, la seule attitude possible de l'écrivain. Le refus de l'ac-

53. Citation d'après la préface des *Rayons et les ombres*, *Europe*, juin 1935, p. 255.

tion immédiate, la crainte d'engager dans l'action des valeurs qui ne peuvent, avec l'expérience, garder leur pureté, la crainte de la mode, même de celle qu'on impose, une humilité plus grande devant l'œuvre d'art, une attente plus naïve de ce qu'elle peut apporter par soi-même, une foi plus vive dans ses valeurs permanentes, — c'est une attitude moins brillante, mais peut-être plus durablement féconde. Mais il suffit de considérer l'œuvre de Malraux depuis la *Tentation de l'Occident* jusqu'au *Temps du mépris* pour reconnaître que si parfois son attitude a nui à la perfection de ses livres, il lui doit ses pages les plus belles, les plus importantes et les plus émouvantes⁵⁴.

Cette occurrence ne renvoie pas directement à la littérature : mais elle intervient dans un contexte remarquable, puisque le critique établit un lien entre une « attitude » de l'écrivain — une éthique traduite en pratique, politique et personnelle, sous le signe du risque — et la puissance esthétique de son œuvre, reflet, expression ou conséquence de cet engagement extra-littéraire.

Deuxième exemple d'analyse, ou plutôt ici de refus d'analyse, du lien entre engagement politique et écriture, la réception des *Beaux Quartiers* d'Aragon, dans *Europe*. H. Hertz insiste sur la dichotomie entre les « engagements que chaque écrivain a cru devoir prendre dans l'action directe et l'autorité qu'il a acceptée », qui ressortissent à un « devoir » politique, et une œuvre qui « appartient aux lettres », malgré un contexte propice aux polémiques. Opposant implicitement le roman aux essais *Retour de l'URSS* et *Refus d'obéissance*, il refuse *a priori* la pertinence de tout débat idéologique, ce qui ne laisse pas d'être significatif. Aragon, figure éminente du parti communiste, est en quelque sorte dédouané de tout soupçon de propagande, grâce au genre choisi, et se voit de surcroît crédité d'une réussite esthétique ironiquement placée sous le signe de la révolution — exclusivement littéraire ! C'est l'art du peintre que souligne Hertz à propos des enjeux politiques du roman : « Derrière, seulement, il fait passer, ou, si l'on préfère, dessus il surimprime, il décalque les ombres, les remous débandés, les pleurs et les cris esquissés d'une révolution politique. Il le fait sans peser. On devine, on soupçonne. La vision est un peu plus surchar-

54. M. Arland, « *Le Temps du mépris* d'André Malraux », *NRF*, 1^{er} juillet 1935, pp. 106-108.

gée de frémissements obscurs et l'oreille, par delà les voix, se tend à des grondements, à des craquements. Chaque passage, devant nous, est rendu encore plus trouble, encore plus hagard⁵⁵. » La nature de l'œuvre, c'est-à-dire à la fois son genre et son caractère innovant au plan esthétique, motive le refus de l'interprétation idéologique au profit d'une analyse en demi-teinte : l'auteur, jouant sur l'évocation plutôt que sur la désignation, parvient ainsi à un résultat d'autant plus efficace. Ce refus d'importer une interprétation en terme d'« engagement » sur le terrain littéraire, fût-ce pour la récuser, est significatif : alors qu'Arland juxtaposait les deux dimensions, voire même les reliait, Hertz résiste, au nom d'une conception autonome de la littérature, aux théories d'Aragon lui-même (qui, soit dit en passant, n'utilise pas le terme d'« engagement »).

Enfin, le cas de Nizan est intéressant, dans la mesure où il joue un rôle central dans le rassemblement des écrivains de gauche et libéraux sous la bannière de l'antifascisme. Il associe à l'élaboration de son œuvre littéraire et à sa réflexion théorique sur une « littérature responsable » une pratique régulière de la recension critique. Le terme « engagement » apparaît d'abord chez lui dans le sens très général de vocation essentielle de l'intellectuel, sans que soient précisés les enjeux proprement littéraires, dans les conclusions de deux discours rassembleurs prononcés en juin 1935, aux Journées d'amitié pour l'URSS⁵⁶ et au Congrès international des écrivains⁵⁷. Dans les articles de critique littéraire, traversés par

55. H. Hertz, compte rendu des *Beaux Quartiers* d'Aragon, *Europe*, février 1937, pp. 243-244.

56. « L'homme nouveau », discours retranscrit dans *La Russie d'aujourd'hui*, n° 32, août 1935 : « Il faut qu'un lien charnel s'établisse entre l'URSS et nous. Et ce sera un effort de tous les jours pour elle. Ce sera un lien qui nous engage complètement, qui doit aller, pour ceux d'entre nous qui en sont les plus conscients, jusqu'à l'engagement même de la vie, puisque chacun de nous, les hommes pauvres, peut engager au moins sa propre mort. » (p. 13).

57. « Sur l'humanisme », repris dans *Europe*, 15 juillet 1935 : « [...] nous ne parlerons encore que d'un humanisme limité parce qu'il refuse le monde et comporte la haine, où la seule valeur qui annonce notre avenir est la fraternité volontaire des hommes engagés à changer la vie. » (p. 457). Voir aussi dans *Pour la défense de la culture*, op. cit.

un questionnement permanent sur le rapport entre littérature et idéologie⁵⁸, entre œuvre d'art et histoire, et également marqués par une profonde attention aux enjeux formels, il est surtout question d'écrivain révolutionnaire et, de façon plus surprenante, de témoignage⁵⁹ — Nizan rejoignant ainsi les personalistes qu'il fait profession d'abhorrer. Le seul emploi du terme « engagement » s'y trouve une fois encore rapporté à l'action politique, qui seule peut délivrer l'écrivain de sa mauvaise conscience historique, en une sorte de légitimation extrinsèque à la création littéraire. Dans un compte rendu des *Violents*, de R. Fernandez, il écrit : « [...] si on ne s'engage pas dans l'action, on n'écrit comme Fernandez que des romans manqués, des romans par ouï-dire. [...] Le problème du romancier est peut-être aujourd'hui de trouver un rythme alterné d'action et de création qui le fasse passer de l'engagement dans la politique à un récit sur la politique. [...] L'homme intérieur à la révolution est seul capable de se passer de justifications, c'est-à-dire de la duplicité mortelle de l'art⁶⁰. » C'est en somme une version forte du propos d'Arland sur Malraux. L'« engagement » (ici le terme naturalisé permet de laisser dans l'implicite la nature précise du devoir de l'intellectuel selon Nizan : adhérer et militer au parti communiste comme seule façon de devenir « intérieur à la révolution ») désigne une solution déjà établie au problème de la situation de l'écrivain, problème à la fois éthique et esthétique. La seule difficulté consiste dans sa mise en œuvre, et, dans cette perspective, l'idée d'alternance témoigne, une fois encore, de la difficulté à penser un lien de causalité entre un engagement politique nécessai-

58. Voir en particulier les propos particulièrement nuancés d'« Une littérature responsable », *Vendredi*, n° 1, 8 novembre 1935, p. 4, de « L'œuvre d'E. Dabit », *L'Humanité*, 6 septembre 1936 (comment « faire une littérature d'homme qui a pris parti, mais qui ne fût tout de même pas une littérature de parti pris »), ou d'« Ambition du roman moderne », *Les Cahiers de la jeunesse*, n° 21, avril 1939, p. 19-20. Articles repris dans Nizan, *Articles littéraires et politiques I*, présentés et édités par A. Mathieu, Nantes : Joseph K., 2005.

59. Il achève ainsi sa note de lecture « Initiation à Don Quichotte », sur le *Cervantès* de Jean Cassou : « [...] la mission de l'artiste est de porter témoignage et de prendre conscience d'un moment de l'histoire. », *L'Humanité*, 23 août 1936.

60. *Monde*, 1^{er} août 1935, p. 8.

rement préexistant et un engagement qui serait littéraire, à la fois représentation authentique du monde et expression efficace d'une voix, sans que ce lien relève d'une « justification » extralittéraire.

Notons pour terminer que *La Conspiration* de Nizan, centrée sur les errements d'une jeunesse en quête de raisons de vivre et de causes à défendre, allant de renoncements en trahisons, comporte beaucoup d'occurrences du terme « engagement », et que, sur les nombreuses critiques du roman parues en 1938, seule celle de Sartre reprend le mot : il écrit à propos des personnages du roman : « Ils “improvisent” et rien ne peut les engager, pas même leur adhésion aux partis extrémistes⁶¹. » C'est là une acception traditionnelle du terme, dont la dimension contractuelle et morale est cependant quelque peu colorée par l'actualité de l'enjeu de l'« engagement » tel qu'il est popularisé depuis 1933. Sartre salue pour terminer « un témoignage dur et vrai », qui n'est pas un roman. Cette terminologie symptomatique d'un état de la critique littéraire, qui ne peut ignorer l'injonction faite aux écrivains d'entrer dans le débat public (ou tout au moins d'être présents à l'actualité politique et sociale), maintient néanmoins la dichotomie entre l'œuvre littéraire fictionnelle et tout genre de discours renvoyant explicitement à la responsabilité de l'auteur.

ESPRIT : UNE OCCASION MANQUÉE

C'est à peu près au même moment que l'« engagement » devient une notion incontournable chez les personnalistes, et en particulier dans la revue *Esprit*. Hors quelques occurrences isolées chez Gabriel Marcel, avec lequel le mouvement nouera des liens solides, le terme semble apparaître sous la plume de Mounier dès 1931, dans son essai sur Péguy, qui est, d'une certaine façon, une défense de Péguy contre Benda : « Péguy n'estimait pas que la perfection fût, pour un auteur, de ne pas s'engager et de ne rien engager dans son œuvre, de s'en débarrasser comme d'un métier, d'une gêne, d'une distraction ou d'un jeu. Il ne fait pas de différence entre la sienne et lui : “Je dis ce que j'écris. J'écris ce que je dis.” [...] C'est un des rares créateurs, depuis la Renaissance, qui soutienne le

61. J.-P. Sartre, « *La Conspiration* de Paul Nizan », *NRF*, novembre 1938 (*Situations I*, Gallimard, 1947, p. 26).

souci non de produire, mais de servir. » Puis de préciser : « Il y a, dans l'œuvre de Péguy, de quoi mécontenter tout le monde, tous les partisans de tous les partis. [...] Mais qu'importent les partisans : Péguy est celui que l'on ne peut annexer. Les promesses, pour nous, sont suffisamment belles du côté où ne mord point la corruption des politiques. Chaque parti sincère peut puiser, dans cette précise et ardente dialectique, des germes vivants de rajeunissement. Un jour viendra, et il est proche, où l'on reconnaîtra à sa valeur un de nos plus grands poètes, et un penseur prophétique⁶². » Il serait tentant de voir ici la première formulation explicite de l'engagement littéraire, avec la conjonction remarquable de la désignation d'une figure tutélaire et d'une certaine idée de la création littéraire : la responsabilité de l'écrivain dans son œuvre, l'idée d'un projet littéraire qui ne se limite pas à l'esthétique, mais qui associe souci de l'actualité et souffle prophétique, la liberté inaliénable et le refus de l'esprit partisan, et pourtant la conscience de « servir ». Seulement, ces deux occurrences sont isolées dans l'ouvrage, et apparaissent sous une forme négative : on est loin de la valorisation d'une attitude nouvelle de l'écrivain, traduite par l'apparition d'une terminologie.

La revue *Esprit* apparaît en octobre 1932, mais la notion d'engagement n'y est que très progressivement introduite. En dehors de l'avertissement traditionnel (« [les œuvres regroupées dans la rubrique confrontation] n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs »), les occurrences du mot dans ce numéro-manifeste ressortissent à des emplois traditionnels, ou à des emplois philosophiques déjà attestés chez G. Marcel, comme définition forte d'un contrat qui englobe la catégorie du temps, ou plus généralement comme situation de l'être dans le monde matériel⁶³. Une occurrence

62. E. Mounier, Avant-propos à *La Pensée de Charles Péguy*, d'après *Œuvres I*, Le Seuil, 1961, pp. 14-15 et p. 16.

63. *Id.*, « Refaire la Renaissance », *Esprit*, octobre 1932 : « Si l'on refuse toute contrainte, que l'on aille jusqu'au bout : pourquoi obéir à ce gendarme, ma volonté d'hier, ma parole donnée, si ma liberté d'aujourd'hui proteste contre ses engagements ? Nous assistons aujourd'hui à ce plaisant paradoxe que les professionnels de la libre adhésion, du consentement des consciences et de la relativité des jugements sont les plus impitoyables, malgré le temps qui passe et change les situations des hommes, à proclamer l'éternité de signatures données. Un contrat qui ne se reconnaît de valeur que de pure forme et par la rencontre instantanée de deux

intransitive est néanmoins fort remarquable, dans le cadre d'une réflexion sur l'action gratuite et l'action tyrannique, et semble annoncer la théorisation future :

L'une [l'action gratuite] est la déviation d'une exigence de liberté, l'autre [l'action tyrannique] d'une exigence de fidélité. La première nous a donné la brusque pléiade de ces jeunes dieux qui, dans une récente antiquité, parcoururent la vie comme un salon, en cherchant des jeux fugitifs de couleurs et de lumière. La seconde peut être pour nous, qui nous engageons, un danger plus immédiat. On se dévoue, mais on a du tempérament. Bientôt, c'est l'invasion sournoise : humeur, turbulence, autorité, entraînement paresseux des formules répétées, et ce sens-propre rebelle qui nous fait insensiblement préférer au succès de la vérité l'orgueil d'en être l'agent. [...] nous ne savons plus reconnaître l'injustice à l'intérieur de la secte, ni la justice hors de sa marque. De témoins nous nous faisons partisans, une médiocrité s'insinue en nous, une grossièreté avec les hommes et avec les idées, et comme, inertie ou ambition, nous n'avons pas abandonné la cause, nous attachons ce scandale à son char⁶⁴.

L'engagement se situe donc dans un entre-deux, fondé sur le refus d'une liberté gidienne par trop éloignée des réalités contingentes et matérielles, et sur une grande méfiance à l'égard des dérives possibles vers l'esprit partisan. Le terme réapparaît peu après dans *Esprit*, quand Mounier affirme, à propos des valeurs spirituelles, qu'il faut décider « en les ramenant à leur pureté, de les engager, avec les exactes audaces qu'elles commandent, à la reconstruction du monde⁶⁵ » (la rection inhabituelle du terme signale un emploi spécifique); et surtout dans sa contribution au « Cahier de revendication » publié dans *La NRF* de décembre 1932, lieu stratégique de diffusion des idées nouvelles. Deux occurrences

volontés est, quand on le prolonge, le plus sûr instrument de tyrannie sur l'avenir. » (pp. 34-35) ; et : « Derrière les revendications et les impatiences du travail, il y a toujours ce regret et cet espoir de la contemplation. Engagement dans une matière, le travail n'a-t-il pas pour destinée de la spiritualiser : seconde vocation de l'homme, il n'est qu'une forme contingente de la première. » (pp. 37-38).

64. *Ibid.*, pp. 22-23.

65. *Esprit*, décembre 1932, p. 364.

sont remarquables, l'une intervenant dans le cadre d'une attaque violente contre Benda (il s'agit pour Mounier de marquer sa différence) : « Quand nous disons : primauté du spirituel, nous ne signifions pas cléricature du spirituel. [...] Il est encore des esprits sommaires pour entendre le primat de la contemplation comme le primat de l'oisiveté sur la création, de la pensée à domicile sur la pensée de la rue, de l'homme qui trahit sur l'homme qui s'engage » ; l'autre décrivant l'un des postulats de la nouvelle théorie : « [...] pour un homme situé dans un univers multiple, engagé, embourbé à tel point qu'entre lui et ses buts, entre lui et lui-même, il y a toujours une matière, un être, un événement, pour celui-là l'action ajoute bien une réalité solide et spirituelle à la vie intérieure⁶⁶. » On retrouve l'opposition déjà établie entre engagement et trahison (des clercs), dénoncée comme « sommaire » mais non analysée, ainsi que l'acception ontologique déjà présente dans le premier numéro de la revue (l'homme embarqué dans la réalité matérielle). Il faudra attendre encore un peu une véritable élaboration doctrinale.

A partir de juillet 1933, « engagement », et plus encore les formes verbales associées deviennent récurrents dans la revue. Cette terminologie renvoie à la posture fondamentale des fondateurs du mouvement⁶⁷ et, de façon générale, à une responsabilité qui se veut à la fois spirituellement fondée et politiquement efficace. L'engagement est le fondement de la « troisième voie » prônée par ces non-conformistes, position essentiellement morale, qui se

66. *Id.*, « Ce ne sont pas ceux qui disent : esprit, esprit... », *NRF*, décembre 1932, p. 825 et p. 826.

67. « Avertissement » d'Izard et Mounier : « Toute action serait impuissante, pensions-nous, si elle ne s'appuyait à une élaboration doctrinale et surtout à une préparation spirituelle continues. Mais par contre nous aurions cru nous engager incomplètement si nous n'avions entamé une lutte directe contre le monde que nous condamnions. De cette double conviction sont nés, à peu près en même temps, une revue, foyer de méditation, de recherches techniques et de création : *Esprit*, et un mouvement d'action militante : *La Troisième force*. Ils ne se confondent pas. » (*Esprit*, juillet 1933, p. 454). Au moment de la rupture avec Ordre nouveau : « Nous ne sommes pas péremptores. Nous sommes de pauvres types. Quelques points sur lesquels notre vie et notre mort, et non seulement notre éloquence, sont engagées. Inébranlables sur eux, simples sur tout le reste. » (*Esprit*, avril 1934, p. 201).

refuse à tout esprit partisan. Cette responsabilité reste mal précisée ; dans la revue, elle prend d'abord la forme bien commune d'une pétition, qui se caractérise cependant par une formulation explicite d'une volonté de rupture : « [...] le devoir de chacun, dans un monde barbare, est de témoigner et de s'engager partout où sévit le mal. Il appartient à ceux qui travaillent pour la primauté du spirituel de prendre en chaque occasion l'initiative d'une protestation et d'une action libres d'arrière-pensée partisane⁶⁸. » Autre appel, celui de R. de Becker, qui tente de constituer des « groupes d'action » décidés à « s'engager », d'une autre façon qu'un engagement physique de militants ou de soldats, récusé par la revue⁶⁹, ou qu'un engagement pétitionnaire auquel se cantonnent pour lors les intellectuels. Enfin, l'apparition en octobre 1934 de la rubrique « la pensée engagée », dans laquelle seront commentés un certain nombre d'essais et de traités historiques ou philosophiques, témoigne d'une extension spécifique du terme à un certain type de discours intellectuel.

En décembre 1934, le numéro consacré à la « Révolution personaliste », première élaboration systématique de la doctrine, voit l'intronisation de l'engagement comme concept central du personalisme. Dans un système qui fait de la personne un équilibre entre trois dimensions, l'incarnation dans le réel matériel, la vocation à l'universel, la communion avec les autres personnes, l'engagement est l'exercice correspondant à l'incarnation⁷⁰. Glissant de la définition à la prescription, Mounier fait de l'engagement bien compris le lieu où une « technique des moyens spirituels », pour une « révolution spirituelle », peut s'élaborer. Il insiste en particulier sur le lien entre engagement et témoignage, mais la forme que doit prendre l'engagement reste en définitive fort abstraite, si l'on excepte des précisions telle que celle-ci : « Une personne se prouve par des engagements. Un engagement n'est pas une carte de parti [...] Un engagement, ce n'est pas même nécessairement la mort⁷¹. » La

68. Pétition pour l'Indochine, *Esprit*, janvier 1934, pp. 719-720.

69. E. Humeau évoque dans « Les trafiquants de héros » le « besoin de s'engager physiquement à l'œuvre révolutionnaire », *Esprit*, mars 1934, p. 1010.

70. E. Mounier, « Qu'est-ce que le personalisme ? », *Esprit*, décembre 1934, pp. 357-367.

71. *Id.*, « Pour une technique des moyens spirituels II. La révolution personnelle », *Esprit*, décembre 1934, p. 417.

tension entre une définition conceptuelle originale et la volonté de la traduire sous une forme politique persiste dans nombre d'articles postérieurs. En février 1935, dans un numéro spécial intitulé « Vers l'action », Mounier oppose l'engagement comme « vocation centrale de notre génération » à la déchéance du politique. Refusant tout lien aussi bien avec les communistes qu'avec le comité Langevin-Alain-Rivet, il propose de choisir des « actions de témoignage et de rupture », qui consistent en la « dénonciation et mise au pilori public [...] du désordre combattu », et des « non-participations⁷² ». Dans son « Manifeste au service du personnalisme », paru en octobre 1936, Mounier renforce l'importance de la dimension de l'engagement pour définir la vie de la personne, opposant l'« adhésion qui n'est qu'adhérence. Sans intérêt pour la personne » à l'« engagement », forme de « l'action personnaliste », nécessitant d'engager dans l'action « l'homme tout entier », action « orientée au témoignage et non pas à la puissance, ou au succès individuel ». Enfin, en novembre 1937, paraît un important article de P. L. Landsberg, « Réflexions sur l'engagement personnel », à la fois synthèse et affinement de la notion, qui se fonde sur une définition claire : « Nous appelons *engagement* l'assumption [*sic*] concrète de la responsabilité d'une œuvre à réaliser dans l'avenir, d'une direction définie de l'effort allant vers la formation de l'esprit humain. Par conséquent, l'engagement réalise l'historicité humaine et vouloir l'éluider, c'est normalement détruire le progrès même de notre qualité humaine. » Il prolonge la réflexion amorcée dans la revue en s'attachant aux problèmes de la liberté, de la responsabilité de la pensée, et du rapport à l'histoire de la personne, et insiste sur la dimension tragique de l'engagement, qui comporte un risque et implique un sacrifice pour celui qui en fait le choix.

De 1934 à 1940⁷³, l'« engagement » devient donc un concept central du personnalisme. Donnée de la personne, il fonde une éthique particulière, construite contre l'alternative impossible offerte aux intellectuels (la cléricature irresponsable ou le dévoie-

72. *Id.*, « Pour une technique des moyens spirituels III. Vers de nouvelles formes d'action », *Esprit*, février 1935, p. 733 et p. 747.

73. Mounier lui-même datera de la fin de 1934 la fin de la période « doctrinaire » et le début de celle de « l'engagement », dans « Cinq étapes d'*Esprit* », *Dieu vivant*, n° 16, 1950, p. 43.

ment partisan) et tentant de résoudre l'opposition éternelle entre pensée et action⁷⁴. Il est tentant de parler de convergence entre la terminologie personaliste et la diffusion du terme dans les milieux intellectuels de gauche, du fait de la concordance des dates et surtout de l'identité de la fonction du terme : à la fois signe d'un ralliement et expression d'une troisième voie, entre le retrait et l'adhésion partisane. D'abord doctrinal, l'« engagement » personaliste prend un visage de plus en plus concret au fur et à mesure qu'*Esprit* se politise. Cependant, la revue ne cesse de revendiquer une différence, qui fonde ses jugements sur les pratiques et les discours des intellectuels : une volonté de proposer un projet radicalement nouveau, alternative crédible au capitalisme et au socialisme ; une rupture avec un humanisme traditionnel qui a montré ses limites au profit d'un personalisme tourné à la fois vers le spirituel, le matériel et l'idée de communauté ; une dimension éthique de l'action comme expression de la personne même, indépendamment de son efficacité.

Dans cette perspective, l'emploi du terme « engagement » à propos d'écrivains n'est jamais dénué d'ambiguïté, qu'il renvoie à la conversion d'esprits jusque-là très jaloux de leur indépendance à l'égard du communisme, ou, ensuite, au front commun pour la défense de la culture. Mounier oppose ainsi un « engagement » véritable et authentique à l'engagement apparent de Gide et de Fernandez. Il dénonce le « dilemme sentimental » qui les jette dans les bras du communisme, au nom de la nécessité d'une troisième option : « Rien ne demande un plus âpre et plus héroïque engagement qu'une création. Oui, il faut faire un choix, et ce devoir d'engagement ne nous laisse le droit de renvoyer dos à dos les partis en présence que si nous disons oui à un avenir, et si nous nous mettons à l'œuvre. » Il réfute l'argument de l'efficacité stratégique de l'adhésion au parti pour renverser le capitalisme, au nom d'une éthique qui refuse de sacrifier indûment à un pragmatisme mal compris : « Ce serait une lâcheté en face des vraies difficultés, un moyen d'esquiver l'engagement tout en prenant sa carte d'engagement, une

74. H. Massis ne se prive pas d'ironiser sur ce « parti pris de ne s'engager nulle part », qu'il traduit naturellement en « refus de servir » (*Revue Universelle*, 15 mai 1934, cité par M. Winock, *Le Siècle des intellectuels*, Le Seuil, « Points », 1999, p. 330).

démission de l'homme⁷⁵. » Rendant compte du Congrès international des écrivains, Mounier prend acte de l'évolution des positions, et semble reconnaître dans la terminologie qui se diffuse alors une version profane mais acceptable de l'« engagement » personnaliste : « [...] on entendait en termes très acceptables, si l'on voulait bien oublier leur référence à l'URSS, le procès de la liberté sans mesure du libéralisme bourgeois et, avec l'éloge de l'adhésion et de l'engagement, l'affirmation de la marge nécessaire pour que cet engagement soit un engagement humain⁷⁶. » Cette attitude conciliatrice n'est déjà plus de mise dans la livraison de novembre 1936, au titre explicite : « Alerte à la culture dirigée ». H. Davenson y dénonce le ralliement au communisme des intellectuels, véritable trahison qui dévoile de surcroît leur refus paresseux d'élaborer tout autre projet. Il critique également un autre type de pratique, incarné par Malraux plus que tout autre : le combat d'intellectuels en Espagne, comme radicalisation d'une attitude qui témoigne du refus d'assumer sa fonction propre d'intellectuel. Il écrit : « Ils se sont rejetés dans la solution facile, l'adhésion extérieure, l'action... Il faut bien le dire, le passage à l'action militante est d'un certain point de vue une trahison pour l'intellectuel, une infidélité à sa mission propre. [...] Si Malraux en tant qu'homme est justifié de combattre, l'œuvre que la civilisation lui confiait est provisoirement abandonnée par lui. Ce n'est pas avec “ des avions pour l'Espagne ” que Malraux résoudra les problèmes que posait à son angoisse la mort de Perken, la jalousie de Kyo, ou le souvenir de telles extases de *Royaume-Farfelu*⁷⁷. » Le terme « engagement » brille ici par son absence : façon de désavouer Malraux, dans la perspective personnaliste, selon laquelle l'engagement est la conversion continue de la personne dans une action : un écrivain doit donc choisir l'engagement dans son œuvre littéraire.

Mounier dira en 1950 que l'un des motifs majeurs de la fondation d'*Esprit* était une « réaction contre la littérature trop gratuite des années 1930 et le besoin profond d'une littérature plus engagée

75. E. Mounier, « Pour un certain sang-froid spirituel », *Esprit*, juin 1934, n° spécial « Tentation du communisme », p. 420 et p. 424.

76. *Id.*, « Compte rendu du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture », *Esprit*, septembre 1935, p. 795.

77. H. Davenson, « Défense de la culture et liberté de l'esprit », *Esprit*, novembre 1936, p. 248.

dans la condition humaine⁷⁸ », formulation pour le moins ironique. Certes, les réflexions sur la littérature abondent, dans les premiers numéros de la revue, mais n'en constituent pas pour autant une théorie ou une ébauche de théorie de l'engagement littéraire. Critiquant l'idéalisme et le rationalisme, refusant les jeux frivoles de la littérature pure, le psychologisme sans profondeur et l'exotisme sans ambition, la revue en appelle à une littérature qui serait messianique⁷⁹, qui se rapprocherait du reportage pour livrer témoignage des réalités vivantes sans se cantonner à un réalisme confortable⁸⁰. En avril 1934, E. Humeau propose une réflexion originale sur le statut social de l'écrivain, porte-parole de la communauté, refusant à la fois l'hermétisme et le simple reflet. Le verbe « engager » apparaît dans ce contexte : « Le rôle de l'écrivain dans la communauté est aussi loin de “ l'écho sonore ” que de la “tour d'ivoire”. [...] *Fabricator mundi*, travaillé par son œuvre autant qu'il en est le constructeur propriétaire. Il engage sa responsabilité et sa dignité dans ce qu'il forme à son image⁸¹. » Le verbe ne désigne pas ici un devoir social de l'écrivain, mais un mode de relation éthique entre le créateur et son œuvre, à la fois émanant de sa personne, et la constituant. L'« engagement » s'inscrit donc pleinement dans le registre d'une doctrine idéaliste.

Quelques mois plus tard, le terme réapparaît, à trois reprises, dans un numéro consacré à « L'art et la révolution spirituelle ». La première occurrence, peu saillante, est le fait de Mounier, dans une « Préface à une réhabilitation de l'art et des artistes » qui tient de l'élaboration doctrinale et du manifeste : « Dans cette communion avec les souffrances, les révoltes et les espoirs des hommes d'aujourd'hui, [le romancier] trouvera sans doute une puissance, une âpreté et une grandeur, ou bien encore, par réaction, une ampleur de sérénité que ne lui donneront jamais un art de valets ou un art de tour d'ivoire. Une certaine barbarie, un retour paysan de la spéculation à l'engagement, de la distinction à la banalité, le contact d'une

78. E. Mounier, « Cinq étapes... », *ibid.*, p. 39.

79. G. Duveau, « Littérature héroïque », *Esprit*, mars 1933, pp. 1041-1049.

80. A. Déléage, « Art et vie privée », *Esprit*, mai 1933, pp. 259-262 ; « Littérature et révolution », juin 1933, pp. 345-352.

81. E. Humeau, « La propriété littéraire », *Esprit*, avril 1934, p. 171.

rude étoffe de vie remplaçant les méditations sur vélin et les admirations satinées sont même sans doute la voie de son salut⁸². » L'« engagement », opposé à la « spéculation », n'a pas ici un sens très clair, entre la définition personnaliste d'une action spécifique de la personne, et l'acceptation d'un certain retour aux réalités matérielles. Quoi qu'il en soit, il entre dans un nouveau paradigme, une nouvelle esthétique, qui permet d'atteindre à une nouvelle éthique du romancier, que résume le terme « communion ». La deuxième occurrence apparaît dans une « Préface à la littérature » signée par Denis de Rougemont :

Car l'*exercice* de la liberté personnelle entraîne des engagements humains ; rapidement il se concrétise en relations de responsabilité. Et voilà bien le seul fondement d'une communauté vivante. L'écrivain sera créateur dans la mesure où il obéira à sa seule vocation personnelle : mais dans cette mesure-là, il assumera son risque ! D'autant plus personnel, d'autant plus responsable — et d'autant plus profondément enraciné dans la commune communauté humaine⁸³.

Ces contrats moraux avec la communauté, restent désincarnés, tout comme la « responsabilité » ou la « vocation » propres de l'écrivain. La dernière occurrence est légèrement polémique : Mounier insiste sur la différence de la doctrine personnaliste avec les pratiques en cours (qui recouvrent à la fois les pratiques extra-littéraires de l'écrivain et ses œuvres), à partir de l'exemple de Gide, qui fait décidément figure d'épouvantail : il allie la domination symbolique du champ à une conception autonome de la littérature, et à un rapprochement avec le parti communiste. Écrivant « seules des personnes s'en-gagent et elles ne s'engagent que dans une vérité vivante », Mounier vise à la fois la cohérence des pratiques et des discours de l'intellectuel, et le risque de sclérose de l'esprit partisan ; il conclut ainsi : « Pour nous, si nous espérons accomplir quelque destin à la fois dans la parole et dans la vie, c'est dans la mesure où l'« esprit » (et la lettre) ne seront point distincts de l'en-

82. E. Mounier, « Préface à une réhabilitation de l'art et des artistes », *Esprit*, n° spécial « L'art et la révolution spirituelle », octobre 1934, pp. 8-9.

83. D. de Rougemont, « Préface à une littérature », *ibid.*, p. 30.

gagement intérieur, où nos mots seront déjà les gestes balbutiants d'une communauté⁸⁴. »

A cette élaboration doctrinale, qui n'a guère de suite après 1934 (et qui par conséquent se trouve peu associée à la diffusion du concept central d'engagement après cette date) s'ajoutent un certain nombre de recensions critiques et de chroniques ponctuelles, dont une « Situation de l'écrivain français », de Petitjean, manifestant le refus à la fois de l'art asservi et de l'art pour l'art. L'ensemble ne permet guère de constituer un appareil critique cohérent, dans la lignée de la doctrine personaliste déjà élaborée ; et le terme « engagement » y est très peu employé. Il faut cependant signaler trois occurrences intéressantes, surtout du fait de leur contexte, à vrai dire, mais qui témoignent cependant d'une attention particulière portée à la présence de l'auteur dans son œuvre, et à l'enjeu de la prise de parole littéraire.

J. Madaule écrit ainsi à propos de Jules Romains et des *Hommes de bonne volonté* : « On ne peut témoigner que si l'on s'est d'abord engagé tout entier, et j'ai bien peur que Romains ne soit incapable de s'engager ainsi parce qu'il a trop cédé à la pente de la facilité⁸⁵ », établissant ainsi une sorte de protocole d'écriture : l'engagement, sous le signe de l'effort — lutte avec la langue, lutte avec le conformisme bourgeois, etc. —, comme préalable à une nouvelle définition de la littérarité, par le témoignage (terme à consonance spécifique dans la revue).

Paradoxalement, le seul écrivain dont est reconnu l'engagement dans et par son œuvre est l'auteur de *Socialisme fasciste*, Drieu la Rochelle. Selon Brice Parain :

Il ressent, en lui-même, qu'il est vain d'écrire des romans déjà périmés [...] et qu'il n'est pas suffisant d'écrire des polémiques trop actuelles, qu'il faudrait déjà s'occuper de prévoir [...]. Mais il ressent aussi que ce travail de demain n'est pas possible, tant que l'époque ne l'aura pas commencé elle-même, tant qu'elle ne se sera pas mise à aider ses individus à l'entreprendre. S'il s'engage (« il est temps de se jeter à l'eau », dit-il) c'est pour

84. E. Mounier, « Par-delà les équivoques du spiritualisme », *ibid.*, p. 149 et p. 151.

85. J. Madaule, « Ame collective et salut personnel », *Esprit*, mars 1934, p. 1032.

commencer. Ne le considérons pas autrement. Je ne crois pas que sa déclaration de fascisme soit autre chose qu'une volonté de commencer⁸⁶.

Le terme marque un acte de langage, à la fois « déclaration » et commencement ; il s'inscrit dans un double contexte : le refus de la gratuité de l'art intemporel comme des écrits trop actuels, et l'adhésion à une doctrine honnie. L'investissement axiologique du « s'il s'engage » est difficile à déterminer : dans les colonnes d'*Esprit*, le mot est généralement positif ; quoi qu'il en soit, ici, son emploi à propos d'une « déclaration de fascisme », même si sa portée est considérablement minorée, témoigne de la primauté du geste de Drieu, sur ses implications idéologiques. On retrouve donc le caractère abstrait du devoir d'engagement, compris avant tout comme révolte, opposition, résistance : au désordre établi comme aux enrôlements partisans — même si, dans le cas de Drieu, Parain s'illusionne.

De Drieu, on passe à Céline ; c'est en effet à propos de *Mort à crédit* que Madaule se réfère à nouveau à l'idée d'engagement, mais dans une acception toute pascalienne cette fois, en écrivant : « La seule chose, sans doute, que l'on pourrait répondre à Céline, c'est que la vie n'est pas un rêve. Cette dure réalité dans laquelle nous sommes engagés, il ne suffit pas d'en souffrir passivement et d'en triompher par hasard. Il nous appartient aussi de la façonner avec nos propres mains. C'est ce à quoi, les visionnaires, qu'ils soient roses ou noirs, ne veulent se résoudre. L'histoire de Ferdinand, malgré les qualités dont souvent il fait preuve, est celle d'une démission⁸⁷. » Ce qui est ici en question, c'est l'idée d'une puissance exemplaire de l'intrigue romanesque, qui la fait passer du véritable témoignage, œuvre du visionnaire, à une force agissante : la « démission » de Ferdinand renvoyant *a contrario* à une démission regrettable de l'écrivain, qui constituerait un antonyme tout à fait satisfaisant de l'« engagement » littéraire.

Tout cela ne permet guère d'affirmer que se constitue explicitement à *Esprit* une théorie de l'engagement littéraire : le terme

86. B. Parain, compte rendu de *Socialisme fasciste*, *Esprit*, février 1935, p. 861.

87. J. Madaule, compte rendu de *Mort à crédit*, *Esprit*, novembre 1936, pp. 357-358.

est relativement peu employé dans le cadre des analyses et des chroniques consacrées à la littérature, et l'acception personnaliste reste trop abstraite pour fonder véritablement une théorie ou une pratique singulière de la littérature. D'ailleurs, malgré des tentatives répétées⁸⁸, *Esprit* n'est pas parvenu à constituer une communauté d'artistes et d'écrivains, et a publié peu d'œuvres littéraires d'envergure. Malgré la volonté expresse de son fondateur, *Esprit* n'est pas devenu « la grande revue littéraire de leur génération⁸⁹ ». L'expérience des « Cahiers de littérature prolétarienne », supplément trimestriel constitué de textes réunis par Poulaille, qui apparaît en mars 1936 pour disparaître discrètement fin 1937, est un échec cuisant (le témoignage ne suffit pas à faire de la littérature !). En septembre 1937, Denis de Rougemont présente ainsi la nouvelle génération d'écrivains : « Il existe de jeunes écrivains qui ne sont pas embrigadés, mais qui savent que toute œuvre engage, et qui acceptent cette nécessité comme une des conditions de leur création⁹⁰. » Bien que fortement souligné, le verbe « engage », comme nécessité et non plus comme acte choisi (ce qui témoigne de l'inflexion de la revue vers un certain réalisme politique à cette date) ne renvoie à rien de précis : s'agit-il de la conscience d'une

88. En septembre 1934, une note : « [...] un groupement d'artistes et d'écrivains s'organise autour d'*Esprit* depuis deux mois » ; en octobre 1934, Mounier propose de fonder un « foyer » pour les « artistes révoltés de l'oppression des valeurs humaines, et spécifiquement des valeurs artistiques, désireux au surplus, dans le mouvement de leur révolte même de sauvegarder, fût-ce contre des sauveurs indiscrets, la liberté essentielle de la création » (pp. 9-10) ; en novembre 1934, la constitution d'une communauté des artistes et écrivains est projetée, la revue étant censée « rallier et publier les œuvres qui seront les témoignages vivants de nos problèmes. Nous faisons un appel pressant aux manuscrits et aux hommes. Les témoignages les plus gauches, s'ils sont directs, nous intéressent au premier chef » (p. 181) ; en novembre 1935, un « Appel à une littérature d'expression nouvelle » insiste sur la notion de « documentaire » et revendique une littérature d'« hommes » et non pas d'« artistes » (p. 185). En mars 1936, un nouvel appel à des manuscrits littéraires est lancé, en même temps que paraissent les premiers « Cahiers de littérature prolétarienne ».

89. E. Mounier, « Pour une littérature d'expression nouvelle », *Esprit*, novembre 1935, p. 185.

90. D. de Rougemont, « Brève introduction à quelques témoignages littéraires », *Esprit*, septembre 1937, p. 698.

responsabilité de l'écrivain face à son œuvre ? face à son public ? face à l'histoire ? La liste proposée se révèle hétéroclite et peu concluante : R. Breuil, R. Caillois, A. Miatlev, B. Parain, H. Petit, A. Petitjean, M. Richard, A. Robin, D. de Rougemont, M. Seuphor, J. Tardieu...

Il semble donc qu'*Esprit* n'a pas réussi à constituer un pôle clairement identifié et bien défini dans le champ littéraire des années trente, et que la diffusion du terme « engagement », appliqué à des écrivains, ne lui doive finalement pas grand chose — si l'on excepte l'effet non négligeable d'une certaine vogue du mot. Articulant leur doctrine et leurs discours autour de l'« engagement », les personnalistes ont de fait participé à l'extension sémantique du terme, et l'ont placé au cœur d'enjeux métaphysiques, éthiques et politiques, ce qui n'a pu que contribuer à sa popularisation dans la sphère littéraire, sans pour autant l'initier, ni même l'orienter. En témoignent d'ailleurs les réapparitions sporadiques du terme à propos des écrivains et de la littérature, dans sa version « Guéhenno », humanitariste et sentimentale, aurait dit Paulhan. Signe des temps, c'est cette version profane qui resurgit dans un article de M. Beigbeder paru en mai 1941 : « Tour d'ivoire ou vocation ». Une fois de plus, Gide y est à l'honneur — la querelle des mauvais maîtres⁹¹ n'est pas apaisée — comme paradigme de l'engagement des écrivains d'avant-guerre : « Se mêler de l'événement, a-t-il ajouté à la gloire de Malraux, de Romains, de Mauriac ou même de Bernanos ? Quand les romantiques ressassaient la maladresse du poète dans le monde, ils ne croyaient pas si bien dire. Le seul, peut-être, qui se soit tiré avec élégance de cette fringale "d'engagements", c'est Gide ; parce qu'il s'est engagé, comme toujours, sans s'engager, parce qu'il est resté

91. Au lendemain de la défaite, certains dénoncent la déliquescence morale et intellectuelle de la France, attribuée aux effets pernicioeux d'une littérature décadente. Les attaques contre Gide, Proust, Valéry ou Mauriac se multiplient dans la presse d'extrême droite à partir de juillet 1940. La querelle est lancée par G. de Pourtalès, dans le *Journal de Genève* du 28 juillet 1940, « Après le désastre » : « Ici, le mauvais maître a exercé une influence entre toutes redoutables. L'intelligence s'est ingéninée à tuer la conscience. » Voir W. Babilas, « La querelle des mauvais maîtres », *La Littérature française sous l'Occupation*, Presses universitaires de Reims, 1989, pp. 197-226.

lui-même⁹². Lorsqu'il a écrit le *Retour de l'URSS*, il ne s'est pas risqué dans la technique, il a continué à parler en psychologue, en observateur humain ; il sortait à peine de sa partie⁹³. » L'emploi des guillemets et le jeu de mots qui suit sont significatifs de la conscience de la labilité extrême d'un terme déjà devenu cliché, et toujours traversé de tensions idéologiques : entré dans le vocabulaire des lettres, il n'en a pas pour autant acquis un sens déterminé, demeurant entre l'œuvre et l'homme, l'acte et le discours, la littérarité et l'efficacité.

Le terme « engagement » émerge chez les écrivains de gauche non communistes grâce à une convergence heureuse entre des potentialités sémantiques aux ambiguïtés fécondes, et une situation historique qui les confronte à un insoluble dilemme. Il semble impossible, pour ceux qui refusent tout moralisme en littérature, de renoncer à la définition moderne de la littérature autonome — mais il est tout aussi impossible de récuser toute responsabilité intellectuelle devant la montée des périls. Le magistère symbolique des écrivains est alors à son apogée : conscients de la portée singulière de leur voix d'hommes publics, au temps des manifestes et des congrès, ils tentent de définir un espace spécifique, réservant la liberté de la création esthétique, et ne transigeant guère sur la liberté de critique et d'intervention. L'évolution des emplois d'« engagement » témoigne de cet aménagement : du sens conventionnel et moral, fondamentalement statique et anhistorique, on passe progressivement à un sens dynamique, qui permet de réaliser la transition entre la promesse du discours et l'efficacité de l'action, et qui rend compte de l'inscription assumée de l'écrivain dans la société et dans l'histoire.

92. C'est ainsi que le comprend Gide lui-même, en réagissant ainsi au manifeste sartrien : « Aussi rien ne me paraît plus absurde à la fois et plus justifié que ce reproche qu'on me fait aujourd'hui de n'avoir jamais su m'engager. Parbleu ! Et c'est bien par où diffèrent de nous les leaders de la jeune génération, qui jaugent une œuvre selon son efficacité immédiate », *Journal 1942-1949*, la Pléiade, pp. 290-291.

93. M. Beigbeder, « Tour d'ivoire ou vocation », *Esprit*, mai 1941, p. 450.

Parallèlement, et en sourdine, s'esquisse une pensée de la réception des œuvres littéraires par le public, chez J.-R. Bloch et beaucoup d'autres : rompant avec l'idée un peu vague du « message » de l'auteur, elle tend à estomper la dichotomie entre interventions extra-littéraires des écrivains et discours des œuvres, et pointe les enjeux sociaux du fait littéraire. Les oscillations du mot « engagement », en particulier dans la revue *Esprit*, renvoient fondamentalement à une aporie de la modernité dans l'entre-deux-guerres : comment concilier la posture de l'intellectuel qui s'engage, l'exigence éthique de l'intervention, avec l'effacement de l'auteur derrière son œuvre, cette pure élaboration esthétique désintéressée ? L'affirmation conjointe de la responsabilité des écrivains et de la liberté esthétique de l'artiste laisse entier le problème de la réception des œuvres — c'est Gide s'interrogeant sur les conséquences, pour la lecture de son œuvre, d'une adhésion officielle à l'AEAR. Le lieu de l'« engagement », sauf pour les théoriciens communistes qui n'emploient justement pas le terme, ne saurait être pour lors la littérature même : il s'agit bien, avant Sartre, de l'« engagement » des écrivains, et non pas de littérature « engagée ». Le coup de force théorique (et symbolique) de Sartre sera d'inscrire l'engagement au cœur de l'œuvre, à partir de cette conscience très forte du public : dans *Qu'est-ce que la littérature*, il postule que « l'écrivain "engagé" sait que la parole est action : il sait que dévoiler, c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer⁹⁴ », tout en affirmant que la littérature doit se considérer elle-même comme une « fin inconditionnée⁹⁵ ».

Hélène BATY-DELANDE

94. Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Gallimard, [1948], Folio, 2002, p. 28.

95. *Ibid.*, p. 156.